L'avenir
Ne viendra pas tout seul
Si nous
Ne prenons pas des mesures...
La commune
N'est pas une princesse féerique
Pour que d'elle
On rêve la nuit
Calcule
Réfléchis
Vise bien
Et avance
Ne serait-ce que dans le détail.
Le communisme
Ne réside par seulement
Dans la terre
Dans la sueur des usines.
Mais aussi chez soi
A table
Dans les rapports
La famille
Les mœurs...
Sur les ponts
Jouer des mitrailleuses
Ce n'est pas en cela
Seulement
Qu'est la guerre.
L'attaque
De la famille
Du logis
N'est pas pour nous
Moindre menace
Qui n'a pas résisté
A l'emprise domestique
Et dort
Dans le bien-être
Des roses en papier.
Ceui-là
N'a pas atteint la taille
De la puissante vie
A venir
Comme une pelisse
Le temps aussi
Se mange
Des unités quotidiennes
Le vêtement
De nos jours poussiéreux
A toi de le secouer...

(Maïakowski, Moscou 1925)

le pavé de l'homosexualité dans la mare gauchiste

L'avalanche de lettres qu'on a reçues après avoir jeté le pavé de l'homosexualité dans la mare gauchiste, c'est vraiment pas croyable : des cris de joie, des appels au secours, des injures hystériques. Mais ce qui éclate le plus, c'est la trouille : celle des pédés qui veulent bien se libérer mais sans donner leur nom ni leur adresse, celle des militants qui ne savent plus comment s'en sortir pour nous attaquer sans apparaître eux mêmes comme oppresseurs, celle des bourgeois et de leur presse qui fait la sourde oreille au cri qu'on a lancé.

Non, « TOUT » n'est pas devenu le canard des pédés, du scandale et de la pornographie, comme on le déclare si facilement du côté des staliniens autant que du côté des libéraux. Ce n'est pas celui qui gueule qui est scandaleux, c'est la situation qu'il dénonce. Les homosexuels et les homosexuelles ont pris la parole dant « TOUT » parce que c'est le seul endroit où on la leur a laissé prendre. Ce n'est pas n'importe quelle parole, mais une parole délibérément révolutionnaire et ils vont le prouver en actes si ce n'est déjà fait sur le papier.

Que les bourgeois nous persécutent, c'est normal, puisqu'ils se croient les seuls normaux. Mais que certains de nos frères révolutionnaires, surtout dans la classe ouvrière, nous insultent jusqu'à la rage et nous rejettent comme des monstres de cirque et des dégénérés, ça montre quand même l'existence d'un problème très grave à l'intérieur du mouvement révolutionnaire et qui s'appelle le racisme. On peut haïr ceux qui vous exploitent. Mais les homosexuels en tant que tels, à part les quelques salauds qui tirent commerce et profit du désir homosexuel, n'ont jamais exploité personne. Quand on crache sur l'homosexualité, c'est soi-même qu'on opprime.

Cette petite histoire ne fait que commencer et on ne va pas se taire comme ça, après s'être défoulé un coup. On a bien l'intention de dénoncer toutes les autres persécutions pratiquées par la morale et l'idéologie régnantes, et pas seulement celles qui jettent les pédés dans la honte. Mais on voudrait bien que tous ceux qui sont contre nous osent nous répondre. Le journal leur est ouvert. Si on reçoit assez de lettres, on est prêt à sortir un numéro antihomosexuel pour montrer où se cache le fascisme.

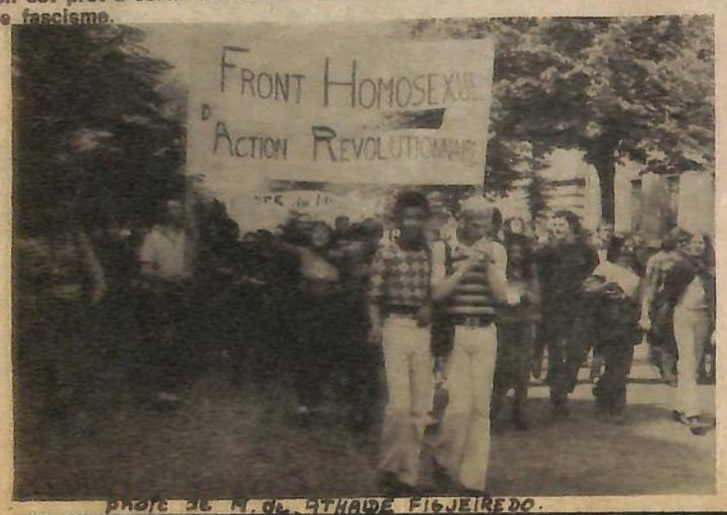


photo de M. de Athayde Figueiredo.

F. H. A. R.

D'abord une précision : TOUT et le FHAR, ça n'est pas la même chose. On a fait quatre pages pages dans TOUT n° 12, on continue à écrire dans celui-ci, mais on espère bien le faire dans d'autres journaux.

On ne peut guère vous raconter comment depuis le n° 12 nos rapports ont changé, y compris avec les copains de TOUT. Pour ceux qui sont au FHAR, ça se traduit par le fait qu'on est devenu une force réelle. Et puis, plein de gens se sont mis à se parler et à s'écouter sur ce qu'il y a de plus intime...

Quelques informations quantitatives : on était quarante au FHAR il y a un mois, on était quatre cents à la dernière AG du FHAR.

On est allé en groupe au débat du club du « Nouvel Observateur » salle Pleyel, et pour une fois on avait un canard qui correspondait exactement à ce qu'on voulait dire.

Au défilé du 1er mai, le FHAR a participé (voyez photos ci-contre). On a fait aussi un meeting à Vincennes où il y avait sept cents personnes et un autre le lendemain. On a une permanence à Vincennes tous les vendredi de 18 à 20 h, au département de philosophie de la faculté.

On est en train de monter un film tourné par des copains sur tout ça. Si vous voulez le passer, écrivez à TOUT, 27, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9e), en précisant pour le FHAR. Pour avoir des textes, écrivez nous aussi. On va avoir notre propre boîte postale, on vous donnera le numéro.

Pour les camarades de province : on va aller à Poitiers, à Marseille, il y a « un Front de Libération des Homosexuels » qui est venu nous voir. On va faire un groupe pour répondre au courrier (essentiellement de province) et assurer la coordination avec les provinciaux.

Permanence du FHAR : tous les jeudis 18 à 20 h, Ecole des Beaux Arts, 17, rue Bonaparte, Paris (6e) (Métro St-Germain-des-Près), bâtiment GEEP (au fond de la cour, entrée par derrière).

Assemblée générale tous les jeudis 20 h, même endroit.

Un du FHAR.

M. CALDAGUÈS S'EN PREND A « TOUT »

(LE MONDE 15/5/71)

La diffusion d'un périodique « largement consacré à l'apologie de diverses déviations sexuelles », au lycée Buffon, motive une question écrite de M. Michel Caldaguès, député U.D.R. de Paris, qui demande au ministre de l'éducation nationale « si le fait qu'une publication ordurière ait pour directeur un grand écrivain suffit à la mettre à l'abri des dispositions que devraient prendre les autorités ».

M. Caldaguès vise l'hebdomadaire « Tout », dont le directeur est M. Jean-Paul Sartre, et dont un récent numéro consacrait plusieurs pages à l'homosexualité.

les pédés ça s'écrase !

Jeudi soir 6 mai, à la sortie de leur A.G. qui se tenait comme chaque semaine aux Beaux-Arts, les militants du F.H.A.R. se retrouvèrent dans la rue Bonaparte. C'était la fête, on chantait, on disait des slogans : « Nous sommes un fléau social », « Non à l'ordre moral », « Pédés, Lesbiennes tous unis ».

Alors qu'il s'engageait dans la rue de Rennes, le rassemblement fut brutalement disloqué par l'agression criminelle d'un chauffeur conduisant une mercédès noire. Sur l'ordre de ses patrons, assis à l'arrière de la voiture, le chauffeur fonça droit devant lui, renversant trois personnes dont deux hommes et une femme et prit aussitôt la fuite. La femme, une photographe brésilienne atteinte à la face et à l'épaule, est aujourd'hui à l'hôpital dans un état grave.

Le F.H.A.R. (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire) dénonce cette tentative de meurtre délibéré, qui relève du Fascisme quotidien. Fascisme qui frappe chaque jour des milliers de jeunes et qui pour défendre un ordre moral déjà bien ébranlé n'hésite pas à tuer.

NON AU RACISME ANTI-JEUNES
NON AU RACISME SEXUEL
PREPARONS LA RIPOSTE

Le F.H.A.R.

P.S. : Camarades de province, si vous avez connaissance ou si vous êtes vous-mêmes victimes de telles formes de répression ; ne restez pas isolé, écrivez-nous !

TOUT!
CE QUE NOUS VOULONS : TOUT !
QUINZOMADAIRE - 23 SEPT. 70 - 1 F - N° 1

ou rien ?

Il n'est certes pas nouveau de voir des courants intellectuels petits-bourgeois faire de la lutte pour la liberté sexuelle l'essentiel de leur activité. Le « quinzomadaire » Tout *vient cependant de publier un numéro presque entièrement consacré aux problèmes sexuels qui bat certainement tous les records en ce domaine.*

Il ne s'agit plus seulement de revendiquer la liberté sexuelle. Tout *revendique* « le droit à l'homo-sexualité et toutes les sexualités ». *Soit, ce n'est pas nous qui, quoi que nous pensions de l'homosexualité, réclamerions la moindre répression en ce domaine. Mais où la chose se corse, c'est quand* Tout *mêle l'activité politique à cela. On y apprend ainsi l'existence d'un « Front homosexuel d'action révolutionnaire », on peut y lire deux pages de thèses sur « Les pédés et la révolution », et y découvrir cette surprenante citation de Jean Genêt :*

« Peut-être que si je n'étais jamais allé au lit avec des Algériens, je n'aurais jamais pu approuver le F.L.N. J'aurais probablement été de leur bord, de toute façon, mais c'est l'homosexualité qui m'a fait réaliser que les Algériens n'étaient pas différents des autres hommes. »

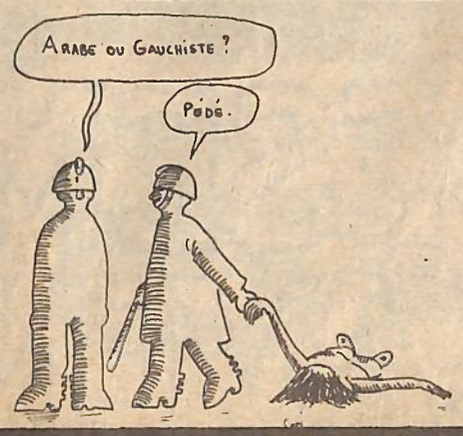
Heureusement pour Genêt qu'il n'était pas tombé amoureux d'un messaliste, ou d'un parachutiste. Voyez quels problèmes politiques cela aurait pu lui poser !

On peut se demander ce qui peut amener des gens qui se disent révolutionnaires à éditer un journal dont le contenu est à la hauteur de graffitis de pissotières.

« Faire la révolution » veut réellement dire CHANGER LA VIE (et d'abord SA vie) », *écrit* Tout (*et c'est lui qui souligne*). *Voilà comment l'individualisme petit-bourgeois en arrive, après s'être réclamé du stalinisme, et du socialisme dans un seul pays, à se faire le chantre du « socialisme » dans un seul lit.*

On passe ce texte de « Lutte Ouvrière » parce que c'est le seul parmi ceux qui parlent de la révolution à avoir explicité ses critiques sur le n° 12. (Alors qu'on peut vous le dire : y a pas qu'à Lutte Ouvrière qu'on pense comme ça !)

Des mecs du F.H.A.R. se proposent d'en discuter avec des pédés de « Lutte Ouvrière ».



courrier critiques diffusion

TOUT! CE QUE NOUS VOULONS : TOUT !

A la saloperie du siècle...

Si vous croyez que vos saloperies intéressent quelqu'un, vous perdez votre temps.

Faites donc entre vous ce qui vous plaît, mais laisser les honnêtes gens de vivre en paix.

S'il vous plaît d'aller pourrir un jour dans un hôpital, libre à vous. La société n'a pas besoin de vous. Vous êtes libres de vous détruire par tous les bouts.

Vous voulez réformer le monde par vos insanités. Vous feriez mieux d'aller soigner les lépreux. Vous y seriez appréciés et votre besoin de dévouement y trouverait son compte.

Vous parlez de fric. De quoi vivez-vous ? C'est encore les honnêtes gens qui paieront pour vous le jour où, incapables de faire autre chose que de vous faire en..., vous serez un véritable rebut de cette société que vous méprisez et qui aura quand même pitié de vous.

On ramasse les chiens. Un jour ce sera votre tour.

Honte à vous ! Vivez dans le vice, mais emmerdez vous entre vous, c'est suffisant.

Vive les animaux ! A bas les êtres de votre espèce ! Vous nous faites vomir. Comme des chiens vous crèverez après avoir vécu semblablement.

Et tout ça, c'est à publier.

(*Anonyme*)

Ne salissez pas les Quakers !

Vous avez utilisé l'adresse du Centre Quaker de Paris pour diffuser un tract intitulé : « Le 1er mai des homosexuels révolutionnaires », alors que le Centre Quaker acceptait seulement de se prêter à l'offensive de printemps contre la guerre du Vietnam. Le Centre Quaker vous demande de retirer ce tract de la circulation immédiatement et de ne plus utiliser son adresse d'une façon aussi indélicate.

(*Centre Quaker de Paris*)

Ils transforment la femme en usine et en capital

Que je vous dise d'abord la joie, la joie fraternelle que nous a donnée la lecture de « Tout ». Je dis « nous », parce que lorsqu'on sent la force des camarades, « je » devient pluriel. Et une prise de parole aussi inspirée galvanise la révolte des solitaires. Les homosexuels de toute race, de tout poil, de tout sexe et de toute classe doivent sortir du ghetto où les a enfermés la bourgeoisie, quand ce n'est pas dans les asiles, la dérision ou la honte. Ceux qui nous persécutent pour la seule raison que nous profanons les valeurs de la virilité, c'est leur aveu d'impuissance qu'ils signent car ils ont converti leur sexualité dans la morale et dans l'argent. Ils ont peur en ouvrant les fesses de se faire pénétrer et déposséder. Déposséder de quoi ? Qu'ils le disent ! Ils transforment la femme en usine et en capital. Nous autres, homosexuels, nous devons assimiler notre combat révolutionnaire à celui de toutes les femmes. Tous les hommes sont des femmes et toutes les femmes sont des hommes. Quant aux anormaux, c'est les autres !

P. R. (Grenoble)

Le plaisir n'existe que dans la folie

Vous avez crié à tue-tête ce que l'on chuchotait de bouche à oreille. Vous me donnez un bonheur immense. A 15 ans, au pensionnat, j'ai été dénoncé pour une liaison masculine. Je me suis cru anormal et fou. J'ai dû m'enfuir de chez mes parents. Ne rencontrant personne qui semble aussi fou, aussi anormal que moi, je décidai de me tuer. Je me retrouvai claquemuré dans une pièce, les bras perforés de perfusions, abaissé au stade de cobaye, d'éprouvette. Une année d'internement. C'est atroce, infect, affreux : une ruche bourdonnante, chaque malade dans une alvéole, et tous les jours la visite de la reine de la ruche, du grand ponte de l'usine à cures de sommeil. Heureusement, je sais maintenant qu'il existe des fous comme moi. Et je crois même que le plaisir n'existe que dans la folie.

Gérard.

L'amour était absent

C'est la première fois qu'un journal va aussi loin dans la déchirure de l'hypocrite voile du silence. Il me faudra relire vos articles plusieurs fois, tant ils sont denses, novateurs et courageux. (Est-ce qu'on ne va pas vous poursuivre pour cela ?). Ceci dit, j'ai eu l'impression que l'amour était absent de vos analyses.

C. D. (Lyon)

J'ai voulu me suicider

Dans le vocabulaire bourgeois, les pédés sont les égaux des juifs, des ratons, des monstres. Et malheureusement aussi dans le vocabulaire ouvrier. Quand on a réussi à me faire croire que j'étais un monstre, j'ai voulu me suicider. Mais plus maintenant car je sais que nous sommes une masse. N'oubliez pas qu'il y a des pédés secrets qui tapent sur nous deux fois plus fort que les hétéro-flics. Si chacun de nous a son araignée dans le cerveau, moi, je préfère la mienne ! Et de la volonté de suicide, je passe définitivement à celle de révolte.

J. P. (Paris)

Je n'ai pas la trempe d'un militant

Je suis homosexuel, mais je ne sais pas si je suis révolutionnaire. Ici, à Reims, les minets et les vieux avec leurs scléroses réciproques, j'en ai ras le bol. Et je n'ai pas le courage d'expliquer ce que je suis aux gens qui m'entourent. Je n'ai vraiment pas la trempe d'un militant non plus. Si vous m'écrivez, ne mettez pas de cachet sur l'enveloppe à cause de ma femme de ménage.

D. M. (Reims)

Une sacrée bouffée d'oxygène

Votre numéro de « Tout », c'est tout à coup une sacrée bouffée d'oxygène. Aura-t-on en France un équivalent du « Gay Liberation Front » et non plus ces petites organisations dignes et bien-pensantes qui gémissent en silence dans le ghetto d'un club ou d'une revue confidentielle ? Y en a marre des trucs discrets répertoriés dans l'incognito pour pédé voyageur. J'ai envie de vivre comme je suis et sans problème, même dans le fond de ma province. Malheureusement, ça m'emmerderait si vous publiez mon adresse tout de suite.

L. C. (Pas-de-Calais)

Une façon d'aimer qui est subversive

Enfin les pédés sortent de la honte, de l'obscurité, du déguisement ! Ils ont une façon d'aimer qui est subversive parce qu'elle ignore les principes moraux et les institutions bourgeoises comme la virilité, la féminité, la finalité génitale, le mariage. Mais seul, le pédé ne peut pas se faire reconnaître. Le cri lancé dans « Tout » doit être le départ d'une prise de conscience et d'une réelle perspective révolutionnaire.

P. S. (Nice)

Ceux qui vivent dans un trou noir

J'ai 18 ans et j'ai quitté la Ligue Communiste à la suite d'une cascade de déceptions. J'ai été écœuré par l'impuissance et le manque d'imagination de ce truc et son incroyable bonne conscience, à la limite du scoutisme. Ça fait des années que j'essaie de me battre autour de moi pour imposer l'idée que les pédérastes sont des hommes, mais tout seul, je suis trop timide pour dévoiler que je suis pédé. En province, je peux vous assurer que c'est coton de vivre son homosexualité en face des parents, de l'administration des lycées, de sa propre inhibition et des séquelles religieuses. Les types sont affreusement isolés. Mais je veux être soutenu et aussi soutenir ceux qui vivent dans un trou noir, comme moi.

J. V. (Besançon)

J'ai quarante ans

Est-ce que les quadragénaires peuvent aussi se joindre à vous ?

P. C. (Paris)

Dénoncer l'oppression dans la rue et la vivre dans son lit

Je ne signerai pas cette lettre parce que j'ai la trouille. J'appartiens à une administration chatouilleuse sur la question : mis aussitôt à la porte si on savait. Fais l'amour comme tout le monde ou alors rien à bouffer et tu dors où tu peux. Les hétéros n'ont qu'à méditer sur cette belle équation au lieu de nous seriner des couplets immortels. Si on peut survivre sans jouir, on ne le peut pas sans travailler. L'homosexuel, qui cumule l'esclavage du travail et celui de la réprobation sociale, a plus à dire qu'un autre : il est menacé de mort physique, de mort psychique et de mort sociale. Ils ne comprendront donc jamais ça, tous ceux qui dénoncent l'oppression bourgeoise dans la rue et la vivent encore dans leur lit ? Quand on n'est pas sexuellement orthodoxe, on vous met à la porte, on vous enferme, ou on vous tue. Il est temps d'étaler au grand jour l'interminable liste des victimes de ce terrorisme et surtout celle des morts et des incarcérés. Toute lutte contre le racisme ne peut pas se passer de nous. *En province, on est en prison. Le fascisme de sous-préfecture règne partout.*

J. N. (Toulon)

Merde à la vie sexuelle mise sur rails

L'éducation sexuelle est déjà une publicité de marque : une lessive, une bagnole, un label politique et une sexualité normale. Le simple fait de se servir du mot « homosexualité » est déjà un produit de l'idéologie bourgeoise utilitaire et oppressive. Il s'en est fallu de peu que je devienne un homosexuel ou, ce qui ne vaut pas mieux, un hétérosexuel. Je remercie la fille qui m'a initié aux garçons, je remercie le garçon qui m'a initié aux filles, et je dis merde à la vie sexuelle mise sur rails.

B. A (Nantes)

Ne plus regretter d'être venu au monde

Enfin, dans la presse française, un article favorable à la cause des homosexuels. Et même dans un journal révolutionnaire ! Je vais finir par ne plus regretter d'être venu au monde. Mais je n'ai pas su devenir révolutionnaire. Je n'ai pas en moi seul l'énergie nécessaire pour cela. Et c'est bien de ça que nous crevons tous.

(*Anonyme quoique sincère.*)

Nous en sommes fiers et nous recommencerons

C'est un honneur pour moi d'adhérer au Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire. Je signe votre manifeste : « Nous sommes plus de 343 salopes. Nous nous sommes fait enculer par des Arabes, nous en sommes fiers et nous recommencerons ». Toute ma vie, j'ai pratiqué une solidarité d'opprimés très forte avec les Arabes. Salut et vive notre libération !

Daniel Guérin.

Donnez la parole aux mineurs

Je ne connais rien de votre mouvement et je ne sais pas à quoi ces articles pourront réellement servir, mais je suis frappé de leurs efforts pour éviter nombre de stupidités que les homoseuxels ont l'habitude de penser sur eux-mêmes. Dommage que le problème de la pédérastie, difficile et crucial dans une critique de la société, de la famille et de l'éducation, n'ait guère été abordé, d'autant que vous étiez, il me semble, en état de faire parler ceux qu'on doit entendre : non pas les pédérastes, mais leurs possibles « victimes » mineures.

Tony Duvert (Paris)

Brûler ce qu'ils ont peur d'adorer

Il y a longtemps que j'ai envie de baiser avec un homme comme moi, mais je n'ose pas. Et j'ai pas assez de pognon pour me taper un gigolo. Je me demande si tous ceux qui répriment les homosexuels ne le font pas d'abord parce qu'ils préfèrent brûler ce qu'ils ont peur d'adorer.

M. J. (Toulouse)

Militant maoïste et en plus homosexuel

Je suis étudiant, militant maoïste, et en plus, homosexuel. Décidément, pour la bourgeoisie, toutes les tares ! Mais pour dire la vérité, je n'ai jamais pratiqué l'homosexualité, par honte et par manque de franchise envers moi-même. Peut-être aussi parce que je ne voulais pas d'un rapport sans amour. En tout cas, je suis certain qu'il ne peut pas y avoir de révolution ni de militantisme révolutionnaire sans une remise en question de la morale sexuelle petite-bourgeoise. Prendre contact avec vous, ce sera très dur pour moi, mais c'est nécessaire. Je ne peux pas vous donner mon adresse, mais celle d'un bistrot.

D. T. (Montreuil)

A 16 ans on sait très bien ce qu'on désire

Il est honteux de penser que deux êtres humains qui couchent ensemble volontairement puissent être immédiatement traqués et enfermés si leurs âges, leurs sexes ou leurs liens ne conviennent pas aux normes d'autorisation de la morale bourgeoise. A 16 ans, on sait très bien avec qui on veut coucher et pour quoi faire. D'autre part, est-ce que les pédés vont continuer à accepter d'aller dans des boîtes où il y a des flics et dans des tasses où il y a des flics ? Il y en a marre d'être relégués dans des emballages sordides à l'écart de la vue des bonnes gens.

J. B. (Rhône)

Il a le goût du tabac à sa langue

Pour « Tout », je raconte. Mon anglais garçon camarade. Nous avons rencontré un soir dans la rue à Paris. Je lui demande la lumière pour mon cigarette. Il montre avec des signaux qu'il me plaît beaucoup, mais c'est difficile. Il comprend. Nous sommes été à ma maison, nous avons sex ensemble et après, nous sommes très amis. Il fume des anglaises et il a le goût du tabac à sa langue quand nous embrasse, c'est si bon.

Un français pédé garçon.

spécial N° 12.

La librairie « Norman-Bethune », « authentiquement marxiste-léniniste » a réalisé sa rupture avec la nouvelle culture à l'occasion de la parution du n° 12 de « TOUT » en refusant de vendre ce numéro. L'incompréhension de nos camarades nous a profondément attristé ; nous nous sommes rapidement consolés après le témoignage d'un copain docker qui a diffusé ce numéro parmi ses copains sur le port du Havre nous disant qu'il avait été lu et apprécié.

Le niveau d'appréciation est-il supérieur dans les bordées de dockers sur les quais du Havre que dans le haut-lieu de la diffusion des textes populaires au fond de la librairie « Norman-Bethune » ?

Encore à propos de la diffusion...

Certains camarades ont été particulièrement choqués d'apprendre que le N° 12 s'est vendu dans certains sex-shops...

Et alors ?! La « Cause du Peuple » est bien vendue dans les drugstores !

Ce numéro 12, qui dit des vérités qui seront encore bonnes à dire pendant un certain temps, est toujours en vente à la libraire « La Commune » (comme les autres vieux N° de TOUT). Si vous en voulez pour en diffuser mettez-vous en rapport avec eux.

bouquins

Parution de deux nouveaux bouquins édités par la librairie « La Commune », 27, rue Geoffroy-Saint-Hilaire (Métro Censier).

COMBAT SEXUEL DE LA JEUNESSE de Wilhem Reich. 5 F.

LA CRISE DU BLACK PANTHER PARTY. 2 F.

Autour de la scission du B.P.P. textes théoriques de diverses provenance (Panthers, Younglords, Weatherman...) sur les problèmes d'ensemble du mouvement révolutionnaire.

NOTRE DERNIER NUMÉRO EST-IL ANTI-OUVRIER ?

Le n° 12 a fait scandale ! Non seulement à « l'extérieur » mais — on en a l'impression — aussi parmi nous.

Scandale ? Peut-être pas réellement, mais nous avons eu un mal de chien à parler et surtout écrire après ce numéro... Et encore nous sommes, nous, théoriquement d'accord... Il n'en reste pas moins que nous avons des divergences, des nuances (même certains points de vue opposés partiellement) entre nous sur toutes ces questions. On peut avoir, par exemple, aidé ce numéro sans être pour autant homosexuel soi-même ; mais l'important n'était pas là ; l'important, c'était avant tout de poser le problème global de cette sexualité qui nous brime tous, nous aliène tous, et qui a fait et fait encore des ravages dans le mouvement révolutionnaire — ou dit révolutionnaire.

Bon. Sur le désaccord, il y a « l'extérieur », tous les braves gens « choqués » par le numéro (bourgeois et militants...) ; mais il y a aussi des copains très proches, qui refusent par exemple de diffuser ce numéro AUX OUVRIERS, vu le côté délicat de la chose...

Eh bien ! Au lieu de biaiser, de faire de l'obstruction silencieuse, presque honteusement, allons-y ! Foutons-nous à l'eau et disons ce qui nous chiffonne, au sujet de cette diffusion...

Attaquer de front tout le problème sexuel, et entre autres celui de l'homosexualité, soulève évidemment des problèmes... techniques : c'est vachement dur de se pointer devant une boîte en vendant « Tout » à la criée : « Demandez le n° 12 de TOUT, lisez notre article « Les pédés et la révolution », « Je me suis fait enculer par un Arabe ! », et cela peut attirer des ennuis...

Cela dit, est-il vraiment impossible de le diffuser, ce numéro ?

Des camarades nous disent l'avoir déjà passé à des copains dans leur boîte, après « préparation » ; Il faut se dire que cette PREPARATION est nécessaire, au stade actuel du terrorisme antisexuel, dans les milieux ouvriers en particulier. Rappelons que la première injure — avant le racisme même — est « pédale », ou « tantouze », dans les ateliers, ce qui est admis par tous.

D'autre part, hormis la « profanation », le scandale du 1er Mai fut le défilé du F.H.A.R., le matin, avec les gauchistes.

Un copain raconte une discussion avec un de ses parents :

« Tes copains gauchistes, bon ; les 20 000 mecs le matin, d'accord ; mais que veux-tu, mettre des pédales dans votre défilé, non, je ne peux pas être d'accord ! C'est avec des trucs comme ça que vous prêtez le flanc (sic) aux critiques, aux attaques du P.C... »

Il a fallu, pour le copain, reprendre tout le problème de l'aliénation sexuelle en milieu ouvrier pour, sinon le convaincre, du moins tenter de lui expliquer un début de ce problème...

Idem dans les boîtes, il faut réattaquer toutes les questions, reparler de toutes nos aliénations, toute notre misère réelle, toutes ces questions dont on ne parle jamais, au syndicat, avec ses copains de chaîne même, si ce n'est les grosses blagues « bien de chez nous » !

Quant aux mouvements révolutionnaires, il n'y a qu'à voir la réaction (c'est le mot) horrifiée de tous les gauchistes respectueux : Lutte Ouvrière en rougit ! Merde ! Allons-nous aussi jouer les curés, allons-nous « écraser », après avoir soulevé pareille question ?

Tapons-nous cette diffusion, aucun de ces problèmes n'est anti-ouvrier, au contraire. Diffusons, mais aussi et surtout, reparlons de tout ça dans les « Tout » suivants...

Christian, ouvrier du Livre.

Le maire de Tours s'en va-t-en guerre contre la pornographie

« J'ai porté plainte contre Jean-Paul Sartre qui incite à toutes les libertés sexuelles », dit-il

France soir du 13.6.71.

(De notre envoyé spécial Michel MENET)

TOURS, jeudi.

« Je suis décidé à mener une lutte vigoureuse, violente au besoin, contre la perversion morale sous toutes ses formes et contre la pornographie. »

Cette déclaration de guerre émane de M. Jean Royer, député-maire de Tours, non-inscrit, mais apparenté à la majorité. Il ajoute :

— J'ai porté plainte contre M. Jean-Paul Sartre, directeur d'une publication qui incite les jeunes gens à toutes sortes de libertés sexuelles. J'ai porté

journaux — vendus aux sorties des lycées — qui louent l'homosexualité et l'onanisme, les films érotiques dont les titres évoca-

...

sexuelles contestables, dit-il. Je suis un homme averti, père de cinq enfants et, pourtant, je suis révolté par certaines images qui

...

de la cité. Nous dépensons des milliards pour le développement et la purification. Maintenant, je veux lutter contre la pollution des esprits. En vertu

Une précision : il n'y a pas de sex-shop à Tours.

M.L.F.

Nous ne sommes pas d'accord avec la version que donne dans son numéro du 3 avril « le Nouvel Observateur » du débat organisé sur l'avortement le 26 avril.

Rétablissons les faits. Ce débat a eu lieu à cause du manifeste des 343 pour l'avortement libre. Des femmes ont pris des risques pour briser le silence qui entoure l'avortement. Premier acte d'une action qui doit aboutir à l'abrogation pure et simple de la loi de 1920 et non à un aménagement quelconque. Car l'avortement thérapeutique, qui permet aux femmes d'avorter dans des cas « exceptionnels », refuse encore à l'ensemble des femmes le droit de décider de leurs grossesses et donne à d'autres que nous le droit souverain de trancher quand notre vie est en jeu.

Or qui en a profité pour parler ce soir-là, qui figurait en majorité sur la tribune ?

Des adversaires de l'avortement libre et à plus forte raison gratuit.

Des gens qui prétendent que « l'avortement n'est pas une solution » alors qu'un million au moins de femmes recourent en France par an à cette solution. Des gens qui ont refusé de signer le manifeste des 343 et refusé de signer la déclaration des médecins (« N. O. » du 3 mai). Des gens qui appartiennent à la même association presque secrète, l'A.N.E.A., formée d'une poignée de membres honoraires à grands noms. Peut-on qualifier sérieusement ce mouvement ce cercle où le seul acte militant de rigueur est le paiement d'une cotisation et quelle est sa représentativité par rapport à une population à 55 % favorable à l'avortement libre ? Le seul résultat des tractations de salon auxquelles il s'est livré depuis sa création est le pitoyable projet de loi Peyret...

Ces gens donc, avaient l'intention de nous distiller d'en haut leur savoir théorique de « spécialiste » et d'en bas de la salle nous aurions sagement posé les quinze questions prévues et sélectionnée par le Club du « Nouvel Observateur ». Et c'est nous que le « Nouvel Observateur » accuse d'avoir voulu « monopoliser jalousement la campagne » ? En fait nous avons tout simplement voulu les empêcher d'empêcher les autres de parler en donnant la parole à la salle. Cela ne signifie pas qu'ils n'avaient pas aussi le droit à la parole. La preuve c'est que Me Dourlen Rollier a pu dévider son exposé entièrement et Me Sullerot nous conter à loisir ses souvenirs de voyage. Si certains d'entre eux, aristocrates de la parole, ont quitté la tribune, c'est parce qu'ils étaient incapables d'accepter de parler avec les autres dans un débat réellement démocratique.

Quant à la confusion (qualifiée de désordre par le rédacteur de l'article), qui a résulté d'abord de ce contretemps, elle vient du fait que les organisateurs du débat ne devaient pas considérer que le Club du « Nouvel Observateur » est le « lieu de liberté » que vous dites : ils n'ont en effet pas voulu, dans un premier temps laisser la parole et ont coupé le seul micro qu'on lui avait parcimonieusement réservé. Ils ont eu par la suite la preuve que la nouveauté et l'imagination n'étaient en aucun cas sur la tribune officielle.

Dans ces conditions, Messieurs de l'Observateur, outre les exposés non entendus que vous vous proposez de publier, vous pourriez aussi publier ceux qu'il a entendus ?

MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES

Sacré-Cœur : 6 mois 6 mois 6 mois... Margiocchi : 18 mois 18 mois, 6 millions... Prade, 12 mois 12 mois

« La décision prise par le gouvernement de réagir sans faiblesse contre toutes les formes de violences exige que les autorités qui concourent au maintien de l'ordre public accomplissent leur mission avec la plus grande vigilance et dans un esprit d'étroite collaboration. En ce qui les concerne, les autorités judiciaires auxquelles seules incombe la poursuite des infractions, ne peuvent mener à bien leur tâche que dans la mesure où elles demeurent, d'une manière régulière, en liaison avec l'autorité préfectorale et les diverses autorités de police. »

Cette édifiante circulaire de Pleven aux procureurs date du 22 avril. Le lendemain 10 camarades étaient condamnés à 6 mois ferme et 3 autres à 4 mois ferme pour l'occupation du Sacré Cœur. Cela se passe de commentaires !

PLEVEN, MARCELIN-TOMASINI

Mais Pleven n'est pas seul en cause. Marcellin Tomasini sont aussi dans le coup et tirent les ficelles dans la coulisse. La vague de répression plus forte qui nous frappe aujourd'hui, elle n'est pas indépendante des luttes d'influence qui se mènent au sein de l'U.D.R. à l'heure actuelle. Pour se garder sur sa droite, Chaban a dû prononcer son discours de reprise en main qui coïncidait, oh chose curieuse, avec l'arrestation de Liscia et la série des procès gauchistes tous groupés pour la circonstance. Après l'arrestation de Liscia, l'Aurore pouvait titrer : « Premier coup d'arrêt aux exactions gauchistes ». C'est compris Messieurs les juges ?

Ça ne veut pas dire, comme on l'entend souvent chez les gauchistes, que les présidents des chambres correctionnelles reçoivent des directives de Pleven ou Marcellin pour donner 3 mois ou 2 ans dans telle ou telle affaire. Ils n'ont pas besoin de tant se mouiller les Pleven et Marcellin pour que les procès soient des cirques. Les jeux sont faits d'avance, ça c'est sûr, mais d'une manière subtile, au niveau d'une forte pression idéologique. Les vieux magistrats, tels les Schlexer, Cozette, Kopp, ou Arnaud ne vivent pas en vase clos et sont attentifs à ce qui se passe dans la sphère politique et la « majorité » en particulier. Les consignes de fermeté, ils en entendent parler tous les jours par Pompidou et ses acolytes. Et pour ne pas qu'ils oublient, les procs se chargent à chaque audience de leur rafraîchir la mémoire. Alors dans ces conditions, c'est dur de résister à ce matraquage idéologique, c'est presque téméraire, quand on veut faire carrière, que de se montrer libéral.

Dans l'affaire du Sacré-Cœur une phrase du proc est significative à cet égard : « Je suis désolé mais je suis obligé de requérir des peines fermes contre vous » !

LE PROCES : 3 JOURS DE CIRQUE

— Le Président du tribunal : « Vous dites que vous avez entendu les mots : cassez tout. »

— Mgr Guilhem (accusateur, un peu sourd) : « Comment ? » !!!

Malgré tout, le système d'accusation est en progrès : après la charge des flics et une fois les manifestants regroupés devant les grilles ou à l'intérieur de la basilique. M. Bégué ordonne « à chacun sa chacune » et chaque flic prend au pif un manifestant. Au tribunal, M. Bégué expliquera que son ordre ne visait qu'à faire reconnaître immédiatement aux flics la personne qu'ils avaient interpellée pour éviter toute méprise « comme cela s'est déjà produit ». Bel aveu. Il suffit au tribunal qu'un flic reconnaisse formellement un manifestant pour que les contradictions de son témoignage soient oubliées.

Le flic Ouzelles n'osait pas venir témoigner. On envoie une voiture le chercher : « Quand j'ai interpellé Cancien, j'ai noté son nom sur un bout de papier que j'ai conservé. »

Pourtant, à aucun moment le tribunal ne mettra en doute la parole des flics comme en témoigne le verdict :

« Attendu que les accusés sont présumés coupables du fait qu'ils n'ont pu faire la preuve de leur innocence. »

Après la déposition de Mgr Charles et la déclaration de Mgr Marty : « Nous regrettons la sévérité des peines infligées par le tribunal », un des mérites de ce procès aura été de mettre en lumière les contradictions au sein de l'Eglise. Cette déclaration ne visait qu'à épargner à l'Eglise une nouvelle crise. Elle a pourtant suffi à faire hurler la droite de l'U.D.R. : « On ne peut tolérer un cléricalisme de gauche » Charbonnel (député U.D.R.).

(Affiches et tracts sur le Sacré-Cœur disponibles au SECOURS ROUGE, rue Louis Blanc et 81, rue Mademoiselle.)

PRADE SALAUD LE PEUPLE AURA TA PEAU

De l'affaire Prade (Prade est un fasciste notoire qui s'est fait virer de Nanterre en avril 1970 à coups de poings sur la gueule) il y a pas mal de trucs à tirer. Que les fascistes aillent se foutre à table devant les flics, n'assument pas politiquement leurs idées devant le tribunal et se déguisent en étudiants modérés, en doux agneaux agressés par des chiens enragés, cela en dit long sur leur collusion avec les flics et leur ouvrage politique. La collusion, elle est encore plus manifeste quand on connaît les magouilles au niveau de la procédure. Dans les locaux de police, les flics désignaient aux fafs les camarades arrêtés et enregistraient après leur déposition ! les fafs se concertaient même entre eux devant le commissaire de la B.T. A l'audience même impartialité. Pour ne prendre qu'un exemple, sur la scène de la gare de la Folie où Prade avait été raccompagné par les étudiants, 1 seul témoin faf Maugey (de l'U.N.I.) a eu plus de poids que le doyen, les membres de l'administration et 5 autres témoins ! Résultat : la 1re application de la loi anti-casseur avant la lettre vu la sévérité des peines : Michel Wlassikof et Bamy Lisette : 1 an ferme. Yves Hardy et Charles Masse : 6 mois avec sursis. Alain Collomb : 4 mois avec sursis.

L'affaire Prade c'est le procès de Nanterre 70 où l'agitation a culminé les 2 et 3 mars. Il y avait des agitateurs à éliminer pour que cela ne se reproduise plus. Les fafs arrivent à point nommé pour cette besogne de flic.

RAS LE BOL DE MORFLER !

Il y a un an, pour des injures aux condés, on s'en tirait avec 15 jours et le sursis. Le 11 mai dernier, J.-P. David, étudiant à Nanterre, pour ces mêmes chefs d'inculpation a ramassé 5 mois dont 2 fermes. Et il faudrait s'écraser, enregistrer, et mettre son mouchoir par dessus. Ne rien attendre de la justice bourgeoise, ça on l'avait appris. Mais servir de tête de turcs et de boucs émissaires pour la promotion des Tomasini et autres Lenoir, ça, ça ne passera pas comme une lettre à la poste dans le silence des chambres correctionnelles. Comptez sur nous pour gueuler que les tribunaux jugent sans tenir compte des arguments de la défense, que les présidents se marrent avec les assesseurs en entendant les témoins à décharge et les plaidoiries des avocats. Croyez pas qu'on va continuer à assister en spectateurs passifs à cette petite mascarade. Bien sûr, on va continuer les campagnes démocratiques pour dénoncer l'opération Pleven, pour dénoncer la justice deux poids-deux mesures (le coup de La Courneuve où le bon fasciste porteur d'un 6,35 est interpellé puis relâché le lendemain, ça nous est resté au travers de la gorge car nous, quand on transporte un bout de bois dans une tire, on en prend pour 4 mois). Mais on a aussi conscience que ces moyens ne suffisent plus, que les procès populaires ont des limites, que Sartre et Godard « s'usent » à force de supporter ces campagnes démocratiques. Alors que les flics, « assassins de l'ordre », les fascistes et les curés réacs se le disent : nous descendrons dans la rue pour nous faire justice, puisque c'est le seul moyen que vous nous laissez. Pensez-vous aussi que nous allons passer nos journées à faire des collectes pour payer des amendes de 6 millions ou attendre un an pour indemniser Richard Deshayes ?

NOUS EN AVONS SUFFISAMMENT PRIS DANS LA GUEULE SANS RIEN DIRE ! ASSEZ DES SIMULACRES DE PROCES DANS LE PALAIS DE L'INJUSTICE ! IL EST TEMPS DE REDECOUVRIR DES FORMES DE JUSTICE POPULAIRE PLUS RADICALES ! APPRENONS A RENDRE LE VERDICT DANS LA RUE !

NANCY

LA FETE DANS LA RUE

Le Festival mondial de Jeune Théâtre de Nancy, c'est la foire au Théâtre comme il existe la foire au Pain d'Epice, on passe de salle en salle et on regarde et on critique... C'est le comble, on peut pendant une semaine, tranquillement, « déjeuner » du théâtre politique. De toute façon, on consomme que ce soit rose ou rouge...

Et puis cela tourne comme une machine et la ville est à côté bien séparée, triste et bourgeoise, avec des jeunes qui déambulent et quelques travailleurs immigrés.

Premier mai : journée de solidarité internationale contre la guerre du Vietnam. On a un camion, on le décore : « Ici le plus grand spectacle du monde ! » Une grosse tête de Nixon, le porc, accrochée au-dessus de la cabine... Dans le camion ouvert, l'orchestre avec des groupes électrogènes pour les amplis... Devant, une grande banderole : « Bande de porcs du Pentagone, vous êtes cernés ! »

On a fabriqué des petits têtes de porcs : Monsieur B-52, Monsieur Napalm, Monsieur Dassault, etc... Et puis il y a les drapeaux rouges, vietnamiens et les portraits d'Ho-Chi-Minh.

On démarre, musique en tête, on danse, on crie, on chante : « Nixon, salaud, le peuple aura ta peau ! », « Nixon, sale porc ! » sur des rythmes de congas. Petit à petit, on s'agrandit, des jeunes viennent, des travailleurs arabes aussi, on prend la rue, chacun s'empare des têtes, on danse en scandant, c'est formidable, on est de plus en plus nombreux, c'est une manifestation où, au passage, certains veulent peindre la statue de Thiers en rouge. C'est bientôt l'enthousiasme général. On laisse à Thiers plein de drapeaux rouges dans les bras et la tête de Pompidou entre les cuisses ; un gars descend le drapeau américain, il sera brûlé un peu plus tard dans une grande farandole. On court de plus *en plus vite. Place* Stanislas, on s'arrête. L'atmosphère est surchauffée. Certains vont briser la vitrine d'I.B.M. On est crevés mais contents après trois heures de dinguerie.

On fait connaissance avec des gars de Nancy. On bouffe ensemble. On parle des luttes que l'on connaît.

Coup de mou... chez les Flics !

Le lendemain matin, on va pour reprendre le camion. A peine sur le marchepied, dix gusses en bleu, matraque à la main, surgissent et au lieu de prendre la route de Paris, on prend celle du commissariat : interrogatoires, qui on est ? d'où qu'on vient ? d'où que vient l'argent ? (C'est comme ça qu'ils causent, les flics...) pour cette manif, vous être venus d'où, de Paris ou de Nancy ? le but étant d'écrire qu'on était venu pour organiser une manif et non un spectacle dans la rue. Puis ils perquisitionnent le camion à la recherche d'un képi qui aurait été volé après avoir plané dans les airs.

Pendant ce temps, Nancy connaît une grande effervescence. Les copains du Secours Rouge sortent un tract. Ils se dispersent en petits groupes dans la ville, sit-in devant le commissariat, prise de parole, hommes-sandwich, bombage sur les murs. Dans les théâtres, les troupes étrangères (colombienne, brésilienne, anglaise) refusent de jouer tant que les copains ne seront pas libérés, alors que les salles sont combles et que c'est le jour de la clôture du Festival. Ils invitent les spectateurs à les suivre, en cortège, jusqu'au commissariat pour y faire la fête. Il est neuf heures moins dix. Devant le danger que représente cette agitation, les copains sont libérés à neuf heures moins cinq. Sortis du commissariat à ce moment investi par les C.R.S., on retrouve le camion et c'est le retour place Stanislas sous les cris « Ce n'est qu'un début... » On s'embrasse avec des inconnus. Les sourires sont larges. L'objectif du théâtre-guérilla a été atteint et même dépassé !

ET AU HAVRE ?...

Toile de fond : une grande ville toute bête, anonyme, où il ne se passe jamais rien car les gestionnaires du coin ont leur grosse patte sur tout ce qui bouge. On s'y emmerde peut-être pas plus qu'ailleurs, mais ici on vous dit que c'est en notre nom. Pourtant il y a un beau bâtiment de béton en plein centre de la ville : la Maison de la Kulturc... C'est à nous, on nous l'a dit dans les programmes électoraux, et malgré tout, certains soirs, le costume de chez Cardin et la cravate club sont le minimum. Bien sûr, de temps en temps on nous envoie un spectacle « prolo » pour les prolos. Le pire c'est que c'est encore les bourgeois qui viennent pour se faire cracher à la gueule (d'ailleurs, vu le prix des places, il y a qu'eux qui peuvent venir). Et puis aussi on oublie pas la jeunesse, on te passe Amougies, film sur le festival Pop du même nom, interdit sur le sol national par le gouvernement. Mais alors là, on pourrait croire qu'ils veulent se foutre de notre gueule, voilà pas qu'on nous envoie ça dans notre gueule dans le cadre d'une quinzaine musicale de l'O.R.T.F.

Les jeunes de la périphérie, attirés par l'odeur de la Pop Révolution, descendent dans le temple de la Koultoure. Tout d'un coup, des pancartes dénonçant la récupération d'un festival interdit fleurissent. Le film nous intéresse, on va le voir gratuitement. La salle est envahie par les spectateurs, les Kultureux de gôche trouvent une parade : projection annulée.

Quelques moroses préfèrent partir et se faire rembourser (ils avaient absolument voulu payer). Des copains sortent guitares, flûtes, tambourins, d'autres vont chercher des instruments chez eux. La plupart n'ose pas y croire, la Fête, ça faisait un moment qu'on en entendait causer dans les journaux, et puis là tout à coup, ici maintenant... Même la chopine de rouge fleurit. Bien sûr, les cultureux qui ont l'habitude de vendre leur camelote en boîte, n'aiment pas la concurrence, alors ça vous appelle les flics. On les voit rentrer, l'air toujours aussi moulin à vent qu'à l'ordinaire, l'œil vif, la matraque raide. Ils arrivent même pas à nous rendre tristes et la musique continue. Mais les voilà qui piaffent et nous virent. Jusque-là, pas grand mal. Aucune déprédation de notre part. On n'est pas des bêtes, on a spontanément protégé une exposition de marionnettes orientales. Mais les nuques rasées, ils en voulaient pour leur déplacement. Alors, tout à coup, tabassage d'un copain goguenard. Le ton monte. Première charge, deuxième charge. Un deuxième copain est savaté à terre. Alors on commence à se fâcher, quelques pavés... Bilan : deux flics à l'hosto. Ratonnades des flics contre tout jeune durant deux heures jusque dans les immeubles dont les Havrais Honnêtes et Respectables nous ont ouvert les portes. Huit copains interpellés, dont trois incarcérés. La Fête est finie aussi bien pour les flics que pour nous, on s'occupe de leur défense avec le Secours Rouge, en dépit des interprétations assez salopes de la Ligue et d'un groupe anar (F.A.) dans les canards locaux. En tout cas maintenant, tout le monde le sait, les flics Havrais n'ont pas besoin d'être des brigades spéciales pour se conduire en fachos. Et puis avec tous les jeunes qui ont spontanément marché, le F.L.J. du Havre c'est bien parti.

(Des copains du Havre.)

LIBERATION NEWS SERVICE

April 24, 1971 #337

une unité de vie pour une unité d'activité politique

Ça faisait plusieurs années que j'entendais parler de L.N.S. — au début, sans même savoir ce que les initiales voulaient dire (Libération News Service) mais en sachant que c'était une agence de presse révolutionnaire aux Etats-Unis. Les journaux « underground » qui nous arrivent des U.S.A. sont bourrés de ces initiales, photos et articles, autant que le Monde ou France-Soir est bourré de A.F.P. ou agence Tass, etc. Si je dis ceci c'est que j'ai eu l'occasion d'aller voir cette agence de presse à New York et que l'idée que je m'en faisais et que d'autres doivent s'en faire, est complètement différente de ce que j'ai vu. Je m'attendais à une agence de presse ordinaire, avec des gars et des filles venant accomplir chaque jour un travail aidant le mouvement révolutionnaire en distribuant leur information à tous les journaux « gauchistes ». En fait, je ne croyais pas qu'une agence de presse pouvait être aussi un collectif de jeunes qui s'aiment, qui se marrent, mangent, en un mot vivent en travaillant. Ce sont des anciens étudiants, un ex-journaliste du New York Times, en tout, 14 gars et filles entre 20 et 25 ans. Les locaux sont des caves au nord de New York, à la bordure de Harlem. La première pièce : des tables avec, étalé, le sac postal de courrier de la journée, et des chats, beaucoup de chats... Au mur, des affiches révolutionnaires de tous les pays du monde. La deuxième pièce, la couleur plein les murs, c'est l'imprimerie avec du matériel acheté au fur et à mesure avec l'argent des abonnements du bulletin d'information bi-hebdomaraire envoyé à 800 journaux ou groupes aux Etats-Unis et dans le monde entier. L.N.S. a aussi un labo photo et deux ou trois petites pièces où ils peuvent s'isoler pour travailler. Ils reçoivent différentes informations et journaux, chacun responsable pour la semaine d'une certaine partie du travail (tri, choix de l'information, mise en pages) ceci fait en deux jours, le troisième étant consacré à imprimer et à envoyer le bulletin d'une vingtaine de pages. J'ai senti que ce résultat assez chouette, n'était pas dû uniquement à une bonne organisation de travail, mais aussi au fait que les gens se connaissent depuis deux ans au moins, qu'ils croient à ce qu'ils font, et assument entièrement cette cause commune. Ils habitent ensemble, avec une communauté de fonctionnement identique à celui du bulletin. C'est-à-dire répartition des tâches par roulement, etc., avec une volonté de supprimer les spécificités (photographes, économistes, réparateurs de machines) afin que personne ne soit indispensable par rapport au collectif. Quand on a discuté et travaillé, je les ai aidés dans la mesure du possible au même titre que beaucoup de jeunes sympathisants viennent leur donner un coup de main dès qu'ils ont un moment de libre. Et ce qui m'a frappé, c'est ces rapports d'égalité entre les « permanents » et nous. Quelque chose qui montre leur ouverture d'esprit, leur capacité à comprendre les nouvelles formes de vie et de lutte qui se mènent à travers les Etats-Unis. Ceci est vachement important parce que du fait de la diversité de l'information reçue et à redistribuer, il faut être non-sectaire et capable de tout apprécier, de la bande dessinée à l'information militante et politique. Est-ce leur mode de vie, leur façon de travailler, qui permet d'arriver à ce résultat. Je l'ai perçu comme ça et j'ose espérer que dans quelque temps nous pourrons faire ça en France.

P.S. : Si vous avez des idées sur le fonctionnement d'une agence de presse libre en France, écrivez au Journal : ça nous travaille depuis un moment.

bourgeois votre civilisation n'en finis pas de crever ! la notre ne fait qu'émerger !

Nous sommes des millions à être jeunes par-delà les barrières sociales et les frontières, à avoir les mêmes problèmes, à nous heurter tous les jours aux mêmes obstacles. Nous passons tous une bonne période de notre vie à nous faire bouffer dans les écoles, lycées, usines, C.E.T., facs et autres casernes.

Nous nous heurtons chaque jour aux fascistes qui veulent nous écraser, pour nous faire marcher au pas et qui n'hésitent pas à tuer : que ce soient les brigades spéciales qui ont défiguré Richard, les flics qui tirent sur un travailleur immigré à Ivry, les fumiers qui ont tué Jean-Pierre à la Courneuve, les Ceccaldi Raynaud avec leur maffia à Puteaux.

- **NOUS NE TOLERERONS PLUS de voir un jeune se suicider dans son son désespoir face à ce monde pourri.**
- **NOUS NE TOLERERONS PLUS cette répression quotidienne violente et fasciste. Nous ne sommes pas une valeur marchande, l'exploitation de la jeunesse a assez duré.**
- **NOUS EXIGEONS le droit à la liberté et à la vie.**
- **NOUS DEFENDRONS ces droits avec toute la détermination nécessaire.**

NOUS VOULONS VIVRE, PAS CREVER

La portée du texte de Richard a prouvé que nous étions des milliers à penser ainsi, mais qu'avons-nous fait ? Rien, ou presque.

Nous sommes des milliers à attendre, à nous attendre. On traîne toujours dans les terrains vagues, les cafés, les facs, etc. On végète alors que nous sommes une force prodigieuse, prête à exploser, à s'épanouir dans un nouveau monde de liberté, de justice et d'amour, que nous voulons construire avec tous ceux qui luttent.

Ras l'bol de se retrouver seul dans une chambre qui pue l'ennui !

Sortons de nos trous, débordons, submergeons l'ennui qu'on nous impose !

Assumons nos désirs aliénés, réprimés, bafoués !

Libérons nos sourires !

Il faut nous donner les moyens, TOUS de réaliser nos rêves et vivre nos utopies.

NOUS DEVONS nous retrouver, nous regrouper, COMBATTRE ENSEMBLE, nous comprendre, nous assumer, nous respecter.

Nous bouillonnons d'envies réprimées, d'idées trop belles pour ne pas être réalisées. Isolés, on est vaincu, mais TOUS UNIS on produira une force que rien ne pourra écraser.

- **CE QUE NOUS VOULONS,**

C'est détruire ce système sans amour ni tendresse qui déshumanise les hommes, les exploite, les opprime, qui instaure entre eux des rapports marchands, la loi de la jungle et du donnant-donnant. Où chacun parmi les opprimés fonctionne comme le flic de l'autre, pour le plus grand profit des oppresseurs.

Si, dans ce système, la jeunesse est hors-la-loi, alors il faut détruire ce système et ces lois.

Si cette civilisation qui s'effondre porte en elle la mort, et l'ennui, alors il faut la détruire et apporter une civilisation d'amour et de joie.

Nous voyons bien que nous sommes aliénés à un tel point qu'il nous est impossible d'imaginer actuellement une autre forme de vie autrement qu'en se rapportant à ce qui nous révolte dans celle ci. Nous ne pouvons effectivement l'imaginer qu'en la vivant et qu'en luttant pour l'imposer. Nous voulons vivre dans un monde de don, dans un monde où chacun puisse s'épanouir, créer, puisse disposer totalement de son corps dans une EMANCIPATION COLLECTIVE.

- **CE QU'IL NOUS FAUT,**

C'est des lieux pour créer, s'aimer, se défendre, établir d'autres rapports que ceux fondés sur le fric et la force, de nouvelles institutions qui nous soient propres : crèches, écoles, centres contraceptifs, centres de secours aux copains dans la merde, troupes de théâtre, groupes de musique, etc. Ces lieux, on va les arracher à la bourgeoisie en occupant les immeubles qu'elle laisse inoccupés alors qu'il faut attendre dix ans pour se caser dans un H.L.M. dégueulasse, loyer pas si modéré que ça, ou qu'elle expulse des travailleurs pour construire des super-buildings pour porte-feuille bourgeois.

- **VIVONS ENSEMBLE !**

On va occuper les immeubles, les jardins publics, pendant les vacances au lieu de se faire chier tout seul dans un camping, on va se retrouver par-dessus les frontières dans un rassemblement international de la jeunesse.

FINI L'ISOLEMENT VOULU PAR LA BOURGEOISIE,
LUTTONS ENSEMBLE !
CE QU'ON DIT, ON LE FAIT !

F.L.J. : réunions tous les mardis à 20 heures aux Beaux Arts.
14, rue Bonaparte - Paris 6

Si vous avez des idées, si vous êtes paumés dans un bled perdu. Ecrivez. F.L.J., 73, rue Buffon, Paris-5.

RENAULT - SAUVAGE

TOUT ! CE QUE NOUS VOULONS : TOUT
Directeur de publication : J.P. SARTRE
DIFFUSION N.M.P.P.
IMPRIMERIE AGROFILM, 11, rue Ferdinand-Gambon.

C'EST PARTI POUR LE BONHEUR !

« **C'est parti pour le bonheur** ! A Flins, à Billancourt, à Cleon, ils sont 100, 200, 300 (parfois 3 000 les approuvent) mais ces ouvriers là, ils sont quelque chose de neuf : **ils luttent pour lutter.** Ils n'ont pas envie de terminer après « satisfaction des revendications », ils découvent la force explosive de leur désir de vivre sans la dicipline abrutissante du travail capitaliste, ils découvrent le plaisir de la lutte commune avec d'autres frères contre les chefs, ils émancipent le lieu de leur asservissement, ils ont envie de se connaître quand ils ne se connnaissaient pas, de respecter leurs coutumes et leur culture quand ils viennent de vingt-trois pays différents comme à Boulogne-Billancourt, ils aiment bien discuter avec les « gauchistes-fascistes » à condition qu'ils ne leur rabattent pas les oreilles de bouillie marxiste-léniniste prémâchée. Ils ont saisi au bond le prétexte du lock-out pour faire émerger leur force nouvelle et fraîche.

La première intervention politique de la force nouvelle ouvrière autonome, c'est son existence même.

Il fallait voir la joie des cent vingt copains (jeunes, immigrés, quelques femmes, quelques vieux) dans la manifestation du vendredi 14 mai contre le siège patronal de la métallurgie et la gueule de ceux qui suivaient la C.G.T. qui était à peine le double.

Trois ans après mai, la révolution culturelle des étudiants, la contestation, celle qui met tout en cause **de la famille au travail** pénètre lentement les usines. Un état d'esprit nouveau s'est fait jour contre le despotisme du capital, l'enrégimentement et le conformisme syndical. La critique s'élargit et va s'élargir à tout, la parole ouvrière se libère ; demandez aux camarades du Bas-Meudon de vous parler de cette nuit entière passée à discuter après une provocation de Sylvain (le chef C.G.T.) qui outre sa réputation de méchant déjà ancienne passe maintenant pour un con.

Demandez à ceux qui ont participé vendredi à l'attaque de la maîtrise de Flins de vous parler de la joie de s'unir pour se battre (même si aujourd'hui personne n'est d'accord sur l'opportunité tactique d'une telle bagarre).

Ça va sûrement être très dur maintenant, la gauche ouvrière existe mais est isolée, elle va être attaquée dès la « négociation-capitulation » entamée. Elle a subi et subira de multiples provocations, de force de contestation, elle n'est pas encore devenue une force révolutionnaire consciente avec projet politique juste et tout ce qu'il faut. Elle subit encore la répression gauchiste, culturelle et politique, et elle n'a pas encore, assez de force interne pour la briser. Mais la réalité est là : ELLE EXISTE. Un point de non-retour spectaculaire est franchi. Les copains n'en sont pas encore revenus. Ils ont cette force qui les démarque de tous les groupuscules gauchistes : ils sont dyssimétriques par rapport au P.C.F.; ils ne rêvent pas de le refaire en rouge, ils rêvent de s'épanouir et que tout s'épanouisse autour d'eux. Les paris sont ouverts. Les sauvages de Cleon, discuteront avec les révoltés de Flins. Le comité de lutte et les comités de grève du Bas-Meudon rendront compte de l'expérience de démocratie ouvrière qu'ils ont vécu. Personne ne veut uniquement rester dans l'usine, de ça aussi il va falloir parler. Il paraît qu'il ne faut plus mépriser les femmes, il y en a même qui disent que pédé c'est plus une injure. Ce qui va se passer au-delà des vicissitudes c'est plein d'espoir.

Le copain prolo qui vient de lutter deux semaines contre la hiérarchie peut-être qu'il va comprendre qu'il ne doit plus faire chier son môme pour savoir s'il est O.S. ou O.P. dans son école. Peut-être qu'il ne foutra plus à sa femme le coup qu'il n'a pas pu foutre à son chef au boulot.

Une force qui veut tout est née au printemps 71, cent ans après la Commune de Paris.

Dans les usines, entrer, occuper, sortir, dedans, se battre, dehors se battre, tout remettre en cause, se remettre en cause soi-même.

On ne veut plus de miettes, on veut tout le gâteau.

FLINS 71

Au défilé "gauchiste" du 12 Mai, une quinzaine de camarades de la BASE-OUVRIÈRE de FLINS défilaient derrière une banderolle. Nous avons crié : " le Mans occupe, c'est pas pour 24 heures.... FLINS SUIVRA ! "... Nous y avons cru, nous avons essayé, nous n'avons pas réussi.

A FLINS, c'est la jeunesse qui a porté la lutte, mais nous n'étions pas assez forts. Nous étions un courant mais pas une force organisée. Mercredi matin, après l'échec de l'occupation un camarade disait : " maintenant, il nous faut organiser les cheveux longs." Ce qu'on a compris c'est que même avec le nombre, si on ne sait pas exactement ce qu'on veut, on ne peut pas triompher devant les saloperies conjugées des patrons et de la C.G.T.

Ce qu'il y avait de nouveau à Flins c'était l'apparition d'un courant de masse parmi les jeunes, les immigrés et même chez des syndicalistes combatifs. Depuis le 11 MARS 1968, il n'y avait pas eu de luttes d'ensemble. La C.G.T. s'y opposait. Plusieurs fois, les O.S. jeunes et immigrés ont essayé de briser cette résistance, mais nous étions isolés. En 1969-70 nous avons mené, plein de luttes sauvages, de luttes partielles et chaque fois on se cassait le nez sur des délégués C.G.T. qui nous empêchaient d'élargir le mouvement. Quand on voulait défiler dans les ateliers, ils nous séparaient les uns des autres. On était isolés, on ne se connaissait pas assez.

Après "l'affaire de MEULAN" sur le scandale de l'embauche, les " gauchistes " extérieurs étaient " discrets ". On ne les voyait plus. Puis à la rentrée, la B.O. fit du Théâtre devant l'usine, et de nombreux meetings. Les jeunes commencèrent à s'y retrouver. Il y avait un endroit où on pouvait parler entre nous, discuter de tout et pas seulement de l'usine. Certains se mirent à se rencontrer au SELF. On était moins seul. On commençait à voir que nous étions nombreux à vouloir que ça change tout de suite et pas à 60 ans, à refuser les grèvettes et les luttes bidons.

Mais notre force était floue. Les tracts de la BASE OUVRIÈRE créaient un climat mais pas une organisation. Nous n'étions pas tous d'accord entre nous sur les formes de luttes. Dans un coin, il y avait 10 copains qui refusaient de faire les grèves syndicales .... Eux ils foutaient le " bordel " en faisant du coulage ou en sabotant très, très discrètement..... les barres dans le retours de chaines.... ils adoraient. Ailleurs c'était des copains marocains et algériens qui parlaient de la PALESTINE et rêvaient de la liberté d'y combattre. Il y avait un groupe qui foutait la merde tous les soirs dans les cars. Il y en avait d'autres qui faisaient un travail pour unir les contrôleurs aux retoucheurs et aux monteurs. Un copain faisait une action pour briser les cadences, un autre pour la suppression des classifications. Il y en avait qui s'inscrivaient à la C.F.D.T. parce qu'elle était plus combattive, plus jeune et démocratique et d'autres qui disaient : " les syndicats -- c'est tout pareil ". Pareil, on existait, on se voyait, on commençait à se parler.... mais on n'était pas une force.

Aux fêtes de fin d'année on avait discuté pas mal. On avait dit, les prochaines luttes, mêmes syndicales, il faut les soutenir, parceque nous devons nous connaître entre nous. A l'intérieur de l'usine et dans la grève c'est plus facile. C'est ce qu'on a fait le 2 et 3 février à l'occasion de l'action syndicale. On a sorti les drapeaux rouges, on a rassemblé plus de 400 jeunes. Il y a eu des défilés dans les ateliers, de 2000 gars. C'est de peu qu'on a raté l'occupation. Le drapeau rouge avait pourtant flotté sur les grilles. On était plusieurs dizaines qui nous étions reconnus entre nous. On avait fait une ASSEMBLÉE OUVRIERE dans l'usine, dans le local de la C.F.D.T. .... Ça allait mieux !

Des ASSEMBLÉES-OUVRIÈRES ensuite on en a fait toutes les semaines. Près de 150 travailleurs français et immigrés y sont venus à tour de rôle. Un petit noyau se constituait. On parlait de l'usine mais aussi de tout : de la FIAT, du racisme, du communisme, des chinois, des Tupamaros, des femmes..... c'était pas toujours fameux .... les " extérieurs " parlaient beaucoup .... mais finalement on se retrouvait entre copains de la B.O. et on voyait bien que c'était libre, différent des syndicats. Certains d'entre nous sont même partis rencontrer les camarades de la FIAT à Turin. On a raté d'aller à BATIGNOLLES parceque c'était la lutte à l'usine au même moment. Mais on commençait à penser comme ça : il faut faire nous mêmes les choses ... personne ne les fera à notre place.

Le 6 Avril on a remis ça pour la journée nationale d'action de la metallurgie. La C.G.T. a appelé à ..... ne PAS faire grève. La CFDT a appelé à l'action et nous aussi. On s'est retrouvé, rien que des gars combatifs ... très minoritaire - mais nous nous sommes encore reconnus avec plein de copains. Même topo le 21 Avril. C'était moins bien parceque la C.G.T. était dans le coup et que c'était confus. On se disait : " maintenant ça suffit, il faut arrêter avec les actions syndicales. "

Et puis c'est Le Mans. Dès vendredi une équipe de camarades de l'usine va voir sur place. On comprend que ça chauffe, que la C.G.T. est débordée par la masse. On est confiant. Le Samedi, au défilé du premier mai, on chauffe. On pense : " Flins occupera ! " Le Lundi, une deuxième équipe retourne au Mans. La BASE OUVRIERE de FLINS fait un meeting devant l'usine et diffuse un tract aux deux équipes, pour étaler la lutte du Mans. Ça discute fort dans les ateliers et sur les chaines. On sent que c'est possible.

Mardi, c'est le meeting syndical. Là, ça a vraiment foutu marcher. Nous étions très nombreux et un responsable C.F.D.T. du Mans a expliqué que c'était seulement par notre action qu'on pourrait les soutenir. La C.G.T. a appelé à ne rien faire. Mais ROUSSELIN, le responsable C.F.D.T. nous appelé à défiler en Mécanique. C'est le Cœur de l'usine. On a défilé tout l'après midi. C'était le plus grand rassemblement depuis 1968. Ça débrayait de partout. Au meeting de 17h 30, à la sortie de la Normale on a loupé le coche ... Les délégués C.F.D.T. faisaient bien comprendre qu'ils étaient pour l'occupation, mais ils ne faisaient rien pour l'organiser. Là, on a payé notre faiblesse d'organisation. Bien sur on était nombreux à vouloir se battre. Il y avait des centaines de camarades, jeunes, anciens, immigrés, qui étaient déterminés pour l'occupation. Mais, nous non plus, nous n'avons pas su donner une perspective d'action... On a traîné ... on a continué à défiler dans les ateliers au lieu d'organiser l'occupation. Ce qui fait qu'à 23h on s'est retrouvé à moins de 200 face à 400 chefs et flics en civils - CDR - SAC ... et qu'on a du se replier.

Les provocations des chefs ont commencé là. Leur rôle était clair. Ils étaient là contre les ouvriers pour briser la grève. A partir de ce moment on a perdu l'initiative. Tous les jeunes combatifs ont commencé à se demander si ils n'étaient pas " utilisés " par les syndicats. Mardi soir parmi ceux qui luttaient il y avait la moitié d'immigrés, après comme ils ne comprenaient plus le sens de la lutte, ils ne venaient plus. Jusqu'à vendredi on a été à la remorque. On était encore assez nombreux mais on poussait un peu n'importe comment car on ne savait pas où on allait.

Vendredi matin, on avait commencé à retourner dans les foyers et les quartiers. Il y avait plus de monde, à peu près 500. On a pensé : c'est meilleur, mais on n'est pas assez, il y a 500 chefs et flics dans l'usine. Il faut qu'on s'organise pour la reprendre, l'occuper, et la défendre. Un camarade de la B.O. a appelé à s'organiser pour préparer l'occupation lundi. Mais des militants impatients n'ont pas su résister aux provocations de la maîtrise. Ils ont voulu leur faire comprendre tout de suite notre colère. Peu d'ouvriers se sont d'abord battus. Voyant ça, la maîtrise a voulu nous charger.. casqués et matraques en main. Alors là ... ils ont fait une erreur.... c'était trop. Presque tous les ouvriers se sont regroupés et les ont repoussés. Les chefs se sont enfuis comme des lapins derrière les grilles. Ça nous a fait plaisir ... mais ça ne suffisait pas. C'est la maîtrise qui avait intérêt à la bagarre pour amener les flics et, en s'appuyant sur le caractère minoritaire de la riposte ouvrière, déclancher la grande campagne contre les gauchistes soit-disant extérieurs.

Lundi matin l'important travail de propagande des militants a permis qu'on se retrouve à plus de 2.000. Mais les C.R.S. étaient là. La confiance elle, n'y était plus. Le Patron, le pouvoir, la C.G.T. gardaient l'initiative

Mais ce n'est pas fini !

Demain ...

"CES PUTAINS DE FEMMES" VEULENT LUTTER !

BILLANCOURT

A Renault-Billancourt, au Bas-Meudon, le comité de grève occupe trois ateliers depuis vendredi 7 mai.

A la radio nous entendons Séguy déclarer qu'aucune femme n'occupera l'usine la nuit, que les femmes ça doit rester à la maison.

Une ouvrière du Bas-Meudon : « vendredi dernier je passais dans le bureau d'un ponte de la C.G.T. et je l'entends dire au téléphone : « Pas de femmes dans l'usine après 8 heures. » Je lui réponds : « Nous occuperons et il faudra nous sortir par la force. » Lui : « D'accord, vous faites l'expérience ; mais si vous avez des ennuis, s'il y a des viols, vous serez responsable. » Quand ils me croisent dans l'usine maintenant, ils disent : « Tiens voilà la putain ! ».

Samedi, on était cinq femmes à occuper. On forme une équipe formidable, mais il faut toujours lutter contre des préjugés, envers les femmes qui prennent leurs affaires en main.

Et dimanche, la C.G.T. a osé envoyer dans les ateliers des filles provocantes, les utilisant pour essayer de créer des incidents et de montrer que j'avais tort. Mais les cinq « occupantes », nous les avons suivis pour les surveiller. La C.G.T. avait utilisé ces femmes comme des pantins. C'est vraiment fasciste !

L'autre jour ils ont embêté une copine. Elle se trouvait dans les forges. Un délégué de la C.G.T. lui demande sa carte, parce qu'on accorde aux femmes le droit de faire des rondes de garde mais pas le droit de se promener librement dans l'usine.

La copine a une carte provisoire et c'est un prétexte pour l'emmener au P.C. de la C.G.T. où ils voulaient la garder. Quand je suis arrivée avec les délégués C.F.D.T. ils la faisaient passer devant un véritable tribunal. Nous avons dit qu'elle était de l'usine mais ils n'ont pas voulu la relâcher avant qu'un autre copain arrive et menace de sortir un tract sur l'attitude de la C.G.T. Alors elle a pu sortir avec nous.

— Pour la C.G.T. le Bas-Meudon, c'est le « bordel » parce qu'il y a des femmes, c'est le « campus » parce qu'on discute, parce qu'il y a des affiches sur Flins, sur le racisme, sur autre chose que les revendications de la grève. Quand les femmes sont combattives, ce sont des putains*, quand les hommes sont combatifs, ce sont des étudiants gauchistes.

— A Troyes, les femmes qui ont occupé toutes seules l'usine, ont été soutenues par leurs maris mais plusieurs se sont entendues dire : « S'il y avait eu des hommes dans l'usine je ne t'aurais pas laissée y rester la nuit. » Alors quoi ? Nous appartenons aux hommes ? Nous devons obéir à ceux qui veulent nous enfermer à la maison, les écouter quand ils nous traitent de putains si on lutte avec les hommes ? Nous nous batterons contre la division, contre la discrimination.

Ce sont les femmes de la cantine qui font tout le travail pour nourrir les grévistes. Elles sont épuisées et reçoivent comme toute récompense des tapes « amicales » sur les fesses.

Aucun délégué, aucun gréviste n'a pensé venir aider les femmes au service et à la cuisine. N'est-ce pas l'habitude d'exploiter les femmes à la maison qui se retrouve dans cette exploitation des femmes pendant la grève ?

Nous appelons à ce que tous et toutes, nous nous occupions de la cantine pendant la grève !

* Peut-être qu'ils ont dit ça parceque nous étions des femmes, gauchistes mais alors pourquoi ne pas nous traiter d'étudiantes gauchistes ?

UNE FEMME DE RENAULT.

La liberté du travail vue par le responsable de la police interne de Flins SAUER ou... l'un des ouvriers en lutte contre les gauchistes de Flins

Il y a deux mois Dreyfus, Ouin, Albeher et Sylvain (1) se frottaient les mains ! Ils avaient signé, la Paix Sociale. Nos salaires devaient augmenter au goutte à goutte et nous ne devions plus faire grève. Le Contrat de Progrès C.G.T. - Patron s'occupait de notre niveau de vie. Nous n'avions qu'à attendre nos 6 % que les hausses nous mangeraient.

Mais les O.S. du Mans ont dit non !

Ils en ont assez du système de quotation par poste qui fait de chacun une machine en faisant mesurer les gestes et la difficulté du travail par des chronos en blouse blanche qui ne comprennent rien aux problèmes. Ils ne sont pas eux sur la chaîne ! On ne mesure pas la fatigue !

Ils en ont assez des coefficients par poste qui en multipliant les catégories d'O.S. nous séparent dans nos vies et dans nos luttes.

Ils en ont assez des écarts de salaires extravagants et des divisions arbitraires entre ouvriers.

Alors ils ont dit non ! **Dans la lutte ils ont déchiré le Contrat de Paix Sociale.** Ils sont entrés en lutte sans attendre le signal des syndicats. Ils ont été d'abord quatre-vingt qui pendant quatre semaine se sont unis puis ils ont rassemblés tous les O.S. du Mans dans la lutte. Ils ont imposé leurs revendications aux syndicats car elle était celle de milliers d'O.S. Ils ont imposé la démocratie ouvrière du vote à main levée, en Assemblée des travailleurs de toute l'usine. Ils sont devenus les portes-paroles de tous les O.S. de toutes les usines Renault car pour une fois c'est les O.S. qui avaient parlé directement, c'est eux qui avaient dit qu'elle était leur volonté et pourquoi ils voulaient lutter. Leur revendication c'est la nôtre, c'est celle de tous les ouvriers qui ont lutté à Billancourt, à Cléon, à Flins... Partout.

LA BOSSE

RENA

PAS DE COEFFICIENTS EN DESSOUS DE 145
(Pas D'O.S. en dessous de 150)

Alors c'est la panique chez les « cravates » de la direction et de la C.G.T. Si on se met à revendiquer sur une telle base cela veut dire pratiquement que nous allons vers **UN SALAIRE UNIQUE POUR TOUS LES O.S.**, cela veut dire que c'est fini des manœuvres patronales de concurrence, de division, de chantage pour nous opposer les uns aux autres, cela veut dire que la proposition démocratique des O.S. du Mans met en cause toute la grille de la hiérarchie qui sert au patron et à la C.G.T. pour maintenir leur pouvoir. **PAYÉ PAREIL, LUTTE COMMUNE !** Cela veut dire que ceux qui n'ont que leurs bras à vendre vont se retrouver comme une immense chaîne de force et d'unité.

Cela le pouvoir, Dreyfus et la C.G.T. ne le voulaient pas. Ils veulent nos divisions et non notre unité. Dreyfus l'a dit à la radio : même si les syndicats acceptaient qu'il n'y aie pas d'autres hausses de salaires il ne veut pas accepter la remise en cause des divisions hiérarchiques. Car nos divisions c'est la force du patron, ceux qui approuvent cette division nous combattent, ceux qui, comme la C.G.T. veulent limiter la revendication aux O.S. du Mans favorisent la division de la classe ouvrière (notamment des jeunes et des immigrés). Si la C.G.T. appuie les manœuvres de division de Dreyfus c'est que désormais elle se sait minoritaire dans les luttes. Son pouvoir elle le tient du système électoral des élections de délégués ou du C.E. mais pas de l'unité ouvrière qui se consolide dans la lutte. Nos divisions garantissent le pouvoir d'une minorité de délégués du syndicat ; notre union c'est le pouvoir de la masse de ceux qui veulent lutter et gagner.

Nous les ouvriers de la « **BASE OUVRIÈRE** » de Flins nous nous sommes réunis avec d'autres camarades ouvriers et militants de Billancourt, de Cléon, du Mans. Nous avons constaté que partout, avec des formes diffé-

Immigrés ! dans l'action. Pour la liberté ! contre le racisme !

Les "ouvriers" de

rentes dans toutes les
apparaître une nouvel
s'opposait avec puissan
nale et aux trahisons d
compris qu'il existait
OUVRIÈRE » qui était l
luttes de mai 1971. N
jeunes à Cléon, à Flins,
des formes de contes
sont nouvelles et dés
lutte ouvrière. Nous s
nos frères immigrés
l'action de la même f
luttaient d'abord pou
n'acceptaient la lutte
la mesure où elle le
combattre contre le ra
té. Nous avons aussi
ouvrières des chaînes
été abandonnées dan
leur interdit même d'o
et que les idées bou
maintenaient souvent l
la lutte active. Nous av
pas de coupure entre l
toute leur vie et la je
voies nouvelles de la
dans tous les domaine
pas contre les vieux
a fait vieillir, les jeune
car elle sent la poussiè
Nous avons enfin comp
du pouvoir du pouvoir
les « gauchistes-extérie
à faire croire à la gra
leurs qu'il n'existait p
à l'intérieur même des
les ouvriers de Billanc
savent la vérité sur
Ouvrière des usines, m
la jeunesse. La répress
les sanctions ne la
l'avenir !

OUVRIÈRE

mai 71

...OLT - FLINS

...vos par l'humanité organisent la défense de "leur outil de travail"

Les "sauvages" de Flins ripostent aux provocations de la maîtrise

...sines, commençait à
...force ouvrière qui
...à la dictature patro-
...la C.G.T. Nous avons
...rtout une « GAUCHE
...support principal des
...s avons vu que les
...Billancourt trouvaient
...tion du pouvoir qui
...ais font partie de la
...s aussi compris que
...rentraient pas dans
...con que nous, qu'ils
...la dignité et qu'ils
...vendicative que dans
...servait d'appui pour
...me et pour leur liber-
...que nos camarades
...des ateliers avaient
...cette lutte — on
...per à Billancourt —
...oises sur la famille
...femmes en dehors de
...s senti qu'il n'existait
...anciens qui ont lutté
...esse qui cherche les
...tte à l'usine comme
...Les jeunes ne sont
...is contre ce qui les
...sont contre la C.G.T.
...de la mort sans lutte.
...que les manœuvres
...de la C.G.T. contre
...-aux-usines » visaient
...e masse des travail-
...de Gauche Ouvrière
...treprises. Aujourd'hui
...t, de Flins, de Cléon
...point. La Gauche
...ré sa diversité, c'est
...n, les licenciements,
...iseront plus. C'est

La Gauche Ouvrière se bat parce qu'elle **en a marre de l'*arrogance* des chefs**, de la vie *sans joie que* les patrons font. **Nous nous battons pour une société fraternelle, une société communiste** sans chefs ni petits-chefs. Une société de liberté pour les ouvriers, les femmes, les immigrés, les jeunes. Nous nous battons pour un demain qui soit nôtre et c'est pourquoi nous nous battons aujourd'hui sur le mot d'ordre des camarades du Mans parce qu'il unit autour d'une revendication **égalitaire** le plus grand nombre d'entre nous.

La maîtrise, les chefs, les patrons, le pouvoir ont, comme nous, compris l'importance de notre revendication. C'est pourquoi les C.D.R. et S.A.C. de Flins et de Cléon occupent les usines, que ceux de Billancourt provoquent au travers des piquets de grève et dans les ateliers.

La police, **les chefs fascistes et racistes doivent quitter les usines**

Rendez-vous êtes cernés. Ils n'ont pas voulu nous écouter! on revendique

145 minimum 150 pour les O.S. !!!

Seule l'occupation massive et active permettra d'assurer la liberté ouvrière pour diriger notre lutte.

Actuellement les négociations direction-syndicats piétinent du fait de la détermination ouvrière. « Le Figaro », « l'Aurore », « l'Humanité » s'entendent pour condamner la volonté de lutte des travailleurs et pour louer l'esprit de conciliation de la direction de la C.G.T. Pourtant c'est partout que les travailleurs se regroupent car ils ne veulent pas rentrer sans que soit acceptée NOTRE PLATE-FORME MINIMUM DE LUTTE pour TOUS les ouvriers de TOUTES les usines Renault.

● 1. PAS DE COEFFICIENTS EN-DESSOUS DE 145 ! (pas d'O.S. en-dessous de 150).

● 2. Le jour de la paye, le 22, PAIEMENT INTEGRAL DES JOURS NON TRAVAILLÉS ! (pour les lockoutes comme pour les grévistes).

● 2. PAS DE LICENCIEMENTS, NI DE SANCTIONS POUR FAITS DE GRÈVE !

Ces trois points sont les revendications de dizaines de milliers d'ouvriers. Que ceux qui prendraient la responsabilité de les brader, pour un sourire de Dreyfus, prennent garde. Nous sommes les « ouvriers-sauvages », nous sommes déterminés à nous battre pour notre liberté et celle de tous nos camarades.

LA BOSE OUV

RENAULT-FLINS

Les "ouvriers" de Flins vus par l'humanité organisent la défense de "leur outil de travail"

PAS DE COEFFICIENTS EN DESSOUS DE 145 (Pas D'O.S. en dessous de 150)

Alors c'est la panique chez les « cravates » de la direction et de la C.G.T. Si on se met à revendiquer sur une telle base **cela veut dire** pratiquement que nous allons vers **UN SALAIRE UNIQUE POUR TOUS LES O.S., cela veut dire** que c'est fini des manœuvres patronales de concurrence, de division, de chantage pour nous opposer les uns aux autres, **cela veut dire** que la proposition démocratique des O.S. du Mans met en cause toute la grille de la hiérarchie qui sert au patron et à la C.G.T. pour maintenir leur pouvoir. **PAYÉ PAREIL, LUTTE COMMUNE ! Cela veut dire** que ceux qui n'ont que leurs bras à vendre vont se retrouver comme une immense chaîne de force et d'unité.

Cela le pouvoir, Dreyfus et la C.G.T. ne le voulaient pas. Ils veulent nos divisions et non notre unité. Dreyfus l'a dit à la radio : même si les syndicats acceptaient qu'il n'y aie pas d'autres hausses de salaires il ne veut pas accepter la remise en cause des divisions hiérarchiques. Car nos divisions c'est la force du patron, ceux qui approuvent cette division nous combattent, ceux qui, comme la C.G.T. veulent limiter la revendication aux O.S. du Mans favorisent la division de la classe ouvrière (notamment des jeunes et des immigrés). Si la C.G.T. appuie les manœuvres de division de Dreyfus c'est que désormais elle se sait minoritaire dans les luttes. Son pouvoir elle le tient du système électoral des élections de délégués ou du C.E. mais pas de l'unité ouvrière qui se consolide dans la lutte. Nos divisions garantissent le pouvoir d'une minorité de délégués du syndicat ; notre union c'est le pouvoir de la masse de ceux qui veulent lutter et gagner.

Nous les ouvriers de la « **BASE OUVRIÈRE** » de Flins nous nous sommes réunis avec d'autres camarades ouvriers et militants de Billancourt, de Cléon, du Mans. Nous avons constaté que partout, avec des formes différentes dans toutes les usines, commençait à apparaître une nouvelle force ouvrière qui s'opposait avec puissance à la dictature patronale et aux trahisons de la C.G.T. Nous avons compris qu'il existait partout une « **GAUCHE OUVRIÈRE** » qui était le support principal des luttes de mai 1971. Nous avons vu que les jeunes à Cléon, à Flins, à Billancourt trouvaient des formes de contestation du pouvoir qui sont nouvelles et désormais font partie de la lutte ouvrière. Nous avons aussi compris que nos frères immigrés ne rentraient pas dans l'action de la même façon que nous, qu'ils luttaient d'abord pour la dignité et qu'ils n'acceptaient la lutte revendicative que dans la mesure où elle leur servait d'appui pour combattre contre le racisme et pour leur liberté. Nous avons aussi vu que nos camarades ouvrières des chaînes et des ateliers avaient été abandonnées dans cette lutte — on leur interdit même d'occuper à Billancourt — et que les idées bourgeoises sur la famille maintenaient souvent les femmes en dehors de la lutte active. Nous avons senti qu'il n'existait pas de coupure entre les anciens qui ont lutté toute leur vie et la jeunesse qui cherche les voies nouvelles de la lutte à l'usine comme dans tous les domaines. Les jeunes ne sont pas contre les vieux mais contre ce qui les a fait vieillir, les jeunes sont contre la C.G.T. car elle sent la poussière de la mort sans lutte. Nous avons enfin compris que les manœuvres du pouvoir du pouvoir et de la C.G.T. contre les « gauchistes-extérieurs-aux-usines » visaient à faire croire à la grande masse des travailleurs qu'il n'existait pas de Gauche Ouvrière à l'intérieur même des entreprises. Aujourd'hui les ouvriers de Billancourt, de Flins, de Cléon savent la vérité sur ce point. La Gauche Ouvrière des usines, malgré sa diversité, c'est la jeunesse. La répression, les licenciements, les sanctions ne la briseront plus. C'est l'avenir !

Immigrés ! dans l'action. Pour la liberté ! contre le racisme !

La Gauche Ouvrière en a marre de l'arrogan sans joie que les pat battons pour une so société communiste san Une société de liberté femmes, les immigrés, battons pour un demain pourquoi nous nous bat mot d'ordre des cama qu'il unit autour d'une le plus grand nombre d

La maîtrise, les chefs, ont, comme nous, co notre revendication. C'e et S.A.C. de Flins et usines, que ceux de Bil travers des piquets d ateliers.

La police, **les chefs fas doivent quitter les usin**

Rendez-vous êtes cernés. Ils n'ont

CE QUE DISENT, CE QUE FONT LES SAUVAGES DE CLEON...

Il y a des leçons à tirer de tous les côtés. A Renault Cléon et certainement dans les autres usines de la Régie, il y a une prise de conscience des travailleurs sur la révolution, sur les syndicats qui voulaient intégrer la classe ouvrière et sur la fascisation du patronat.

Ça s'est manifesté par exemple par les meetings du mercredi 5 mai. Il y a eu 1 700 travailleurs pour le meeting appelé par les syndicats. Alors que tous les meetings précédents, aucun gauchiste n'y avait participé et que tous ceux qui s'y retrouvaient était des militants CGT ou CFDT bien connus et que vraiment c'était des meetings calmes et dignes, et que vraiment il n'y avait rien à redire : les orateurs avaient la parole, on les écoutait bien et on applaudissait quand il fallait, on levait la main tendue et que vraiment on votait à l'unanimité ! Mais cette fois si on a voté à l'unanimité, c'est justement que les syndicats ne voulaient pas : la grève illimitée et l'occupation de l'usine tout de suite.

Il faut bien voir que mercredi c'était la première usine de la régie qui voulait faire une grève illimitée, qui voulait occuper l'usine et qui savait pertinemment qu'il y avait lock-out d'ici la fin de la semaine, parce que l'analyse était ainsi faite : le patronat qui veut engager le combat. Son calcul le plus important c'était : FOUTRE EN L'AIR LES GAUCHISTES. Pour la direction le lock-out ça veut dire : « Je lockoute une boîte, je reprends les ouvriers qui me plaisent ».

De toute façon, ils ont une liste noire, et c'est les gauchistes. Mais ce qui est formidable, c'est que dans la liste noire les gauchistes qui sont à la porte de l'usine, ou même à l'intérieur, y'en a peu. Ben oui, il y a une contradiction entre la propagande gauchiste et les idées qui germent dans la classe ouvrière.

depuis 68

il y a eu à Renault Cléon des ateliers qui se sont mis en grève, et dans ces grèves, il y avait des délégués, il y avait des syndicalistes et qu'est-ce qui s'est passé, tout simplement, y'a eu tôt ou tard après négociations première avec le patronat, tout simplement trahison. Ils voulaient faire reprendre le travail pour un plat de lentilles tout simplement. Par exemple, si on prend les grèves de l'affûtage, il y en a eu plusieurs, on peut dire que la première grève en octobre est partie sur l'impulsion gauchiste, mais on peut dire que dans les deux jours qui suivent, la grève était reprise par les syndicats.

Q. — Les gauchistes c'est vous ?

R. — A l'affûtage, quand on dit « gauchistes » c'est les gens qui se sont appelés plus tard les « ouviers en colère ».

Mais, au lieu d'attaquer le syndicalisme comme ça, fais une critique de A jusqu'à Z :

« Qu'est-ce que c'est les syndicats, après mai 1968, les syndicats sont l'âme de la bourgeoisie, l'intégration de la classe ouvrière, l'actionnariat, toute la merde quoi... »

Ça les ouvriers le voyent bien, qu'on veut les intégrer, que les syndicats ont été pourris depuis mai 68, de toute façon, une explication « théorique » n'aurait rien arrangé, au contraire.

ce qu'ils demandent c'est quelque chose de nouveau

qui puisse les faire naître, vivre quoi.

Au lieu de ça, qu'est-ce qu'ils préconisent les gauchistes (L.O., mao, P.S.U.), eh bien, ils sont à la C.F.D.T. ce qui permet aux travailleurs de dire « ah, c'est pas politique ». C'est les traîtres gauchistes.

Politique pour les travailleurs, c'est par exemple 50 types disent : toi t'es mon délégué et le délégué se sert de son mandat de délégué pour refiler Rouge, L.O., Tribune socialiste, la Vie ouvrière enfin tout ça. C'est-à-dire que du mandat de délégué on en fait un parti politique, alors les travailleurs, ils appelent ça la politique, **mais la politique, la vraie, on sait pas ce que c'est. La politique, c'est avant tout la vie, alors c'est ça les « sauvages »,**

en mai 71 c'est les « sauvages »

Il faut noter qu'on s'est créés en « sauvages » il y a à peine un mois avant mai 71. C'est-à-dire qu'on n'était pas vraiment au poste du combat, et qu'on était les rois. On n'était pas une avant-garde, au contraire.

Q. — Explique un peu la différence entre « ouvriers en colère » et « sauvages » ?

R. — Eh bien tu vois les « ouvriers en colère » ils se méfient de la minorité et ils la castrent pour une majorité de travailleurs qui sont anti-syndicalistes, enfin... anti-CGT.

Les « ouvriers en colère » sont capables de faire un tract, d'organiser un débrayage, tenir un meeting, tirer un bilan d'une grève. Les « sauvages », c'est plutôt « qui nous a trahi, et qui sont nos amis » en disant un tel est un salaud, ils disent pas c'est un « révisionniste », la fraction du PCF dans la CGT, enfin tous les trucs politique quoi, ils ont pas de ligne politique, ils disent que c'est un salaud, c'est tout.

Par exemple la CGT préconise 4 heures de grève pour les 40 H et les 60 heures de la retraite, euh, la retraite à 60 ans (y'a des mots d'ordre con, on arrive jamais à les redire).

Alors nous, on disait carrément :

on fera grève que s'il fait beau

On veut prendre notre pied. Parce que 4 heures de grève qu'est-ce que c'est ? Alors du point de vue *économique, bestialement politique*, si je suis bestialement politicard je dis 4 heures de grève c'est donner 4 h au patron. Donc qu'est-ce que je dois faire ? Déborder les 4 heures de la grève et en faire quelque chose de quoi ? Illimitée ? 24 h ? Occupation ? Ça part de qui ? des syndicats ? Si ça part des syndicats, ça veut dire qu'une seule chose, c'est pas pour nous, c'est pour le patron, c'est simple.

Si c'est des copains qui font 4 heures de grève, on est d'accord. Parce que 4 h de grève, on les donne quand même au patron, mais si c'est nous qui le faisons, c'est quand même plus sympathique. D'une part, c'est pas les syndicats qui le font, et c'est vraiment le plus important à l'heure actuelle, qu'il n'y ait aucun gars qui fasse partie du mouvement avec les syndicats. Sitôt que ça part avec les syndicats, on est baisés. Parce que c'est de toute façon la collaboration, la liquidation de toutes les luttes révolutionnaires, c'est l'intégration de la classe ouvrière.

Q. — Quand ils proposent des grèves vous les faites quand même ou pas ?

R. — Non, on a toujours refusé les grèves de la CGT, de la CFDT.

Q. — Vous bossez alors ?

R. — Oui, on bosse, on est heureux. Ou alors on va sur le gazon, s'il fait beau.

et la dessus on se cache pas

On bosse pas en le disant à quelques-uns, on l'annonce par voie d'affiches ou par voie d'atelier. Et à l'affûtage, dans mon atelier, y'a 80 gars dans mon équipe et au moment des 4 heures de grève, y'a eu 7 cégétistes qu'on fait grève, 7 cégétistes.

Alors bon, on n'a pas dit par un tract justement, c'est là où on n'a pas fait d'erreur : regardez, comme Rouge a dit, complètement ridicule, les 4 heures de grève démobilisatrices, il fallait occuper l'usine, la grève illimitée ou des grèves beaucoup plus dures et tout. On leur a pas dit non plus comme aurait fait la G.P. : regardez les syndicats c'est des fascistes, c'est des gens qui n'écoutent qu'une seule parole. Ils écoutent leur maître et ils suivent derrière comme des cons, quoi. Mais par exemple Mercredi, au moment du meeting, lorsque la CGT et la CFDT ont refusé la grève illimitée, l'occupation de l'usine et qu'on a été aux portes de l'usine et qu'on s'est battu contre les délégués, ils en ont pris plein la gueule, et nous aussi tu me diras, aux portes pour fermer les grilles et quon n'a pas réussi, après qu'on a vu la chaîne R6 débrayer le lendemain avec un militant de la CGT, délégué du personnel de la chaîne R6, en vélo, avec 100 types de la chaîne R6 en rangs serrés derrière, en hurlant comme des vaches, et bien c'était ça, les gars ils allaient cogner les gauchistes à l'extérieur.

Alors là quand on est passé à côté d'eux, la seule chose qu'on a fait, ben on a crié le bêlement du mouton, bêe bêe bêe. Parce que faire un article ou un tract, un un journal, **c'est aligner des lignes politiques,**

c'est déjà partir avec une idée derrière la tête

On n'a aucune idée derrière la tête, sinon que nous, ce qu'on voit, c'est dégueulasse. Point.

Pourtant nous, on peut pas faire comme la G. P. dire : syndicats = fascistes, syndicats = SS, et tout ça, vraiment, c'est complètement dingue, on le voit, on l'a vécu, hein, et **on le dit à notre façon, c'est-à-dire en créant des situations,** quoi, mais parce que nous sommes que très peu à le dire, très peu à n'être pas des moutons tout simplement, à vouloir faire la révolution et à ne pas être abrutis et que la plupart des gens, s'ils ont la chance de nous voir, ils comprendront mieux, parce que de toute façon quand on nous voit bêler à 20 devant 100 types avec un délégué en tête, je t'assure que ça crée des climats, les gens ils ont commencé à se demander ce qui se passait, et vraiment les gars qui défilaient, ils étaient pas très fiers et ainsi de suite pendant toute cette grève, c'est comme ça qu'on agit, on n'a pas fait un tract et on n'en fera pas un seul parce que c'est la détermination, il n'y a aucune raison de **faire un tract, c'est vouloir une ligne politique tout simplement, alors qu'on n'en a pas.**

c'est seulement faire la révolution et vivre et pas se faire chier

mes envies, moi, j'ai envie de les prendre comme elles sont, hein, mes désirs aussi, j'ai mes règles et tout, j'ai pas envie de me serrer la ceinture comme grand-père pendant 50 ans pour avoir sa maison et sa petite bagnole, moi vraiment si j'ai envie d'une bagnole, si j'ai de l'argent je l'achète, si j'en ai pas je la vole ou je fais du stop, et autant que possible, je la vole pas à un ouvrier, bon, c'est tout, c'est ce qui est, disons prolétarien. Alors ça c'est la ligne politique des sauvages.

Apparemment les sauvages, ils se reconnaissent dans personne ?

en eux-mêmes simplement !

en eux-mêmes, quoi, c'est tout. Par exemple si je prends mon pote Albert, la première chose qu'il m'a dit, hein, politique... politique... il l'a répété 15 fois devant le délégué, comme ça, et le délégué il l'a regardé, il commençait à devenir fou, tu vois, politique... politique... politique... connais pas, connais pas, non vraiment connais pas, alors le gars, il savait bien qu'il avait à faire à un militant d'extrême gauche, tu vois, voilà politique... connais pas... alors le délégué il commençait à demander : tu te fous de ma gueule, tout ça enfin, tu cherches des noises, tu veux diviser la classe ouvrière, tu es au comité de grève, y penses-tu, il a dit : mais j'emmerde le comité de grève, toi aussi et tous les gars, alors les jeunes ils commençaient à se marrer parce qu'ils voyaient bien qu'il se marrait, lui, et que le délégué se marrait pas...

Les gauchistes, pseudo-gauchistes, et les syndicalistes

ils sont tous crsipés

parce que ils sont en train de perdre des plumes tu vois, eh oui, avec des types comme nous ils sont crispés, ils peuvent pas faire autrement, tu vois, parce que ca ne tient pas debout tu comprends, qu'est-ce qu'ils vont me proposer, moi, tu vois, j'occupe l'usine cette nuit, tu sais pourquoi ? Je sais pas, vraiment je sais pas, alors la première nuit je l'ai occupée parce qu'on a fait la fête, c'était très bien, on s'est marrés, à chaque sortie des ouvriers, les jeunes on a crée des climats assez bien, quoi c'était du Living Théâtre aussi, c'était très bien, on chantait « Merci Patron »... tan tan tant tan, et tout le monde se marrait, il y avait même des déléqués C.F.D.T. et C.G.T. et des militants C.G.T. surtout qui faisaient la même chose que nous et qui ont chanté, je sais pas moi quelles chansons : « Le travail, c'est la santé »... dans la course qui a le maillot jaune alors le 6 moyen pour le cap 235, le 1er à l'arrivée il aura 6 moyen... 6 moyen... bravo, bravo... alors le gars il levait le bras, il faisait un applaudissement, il montait dessus, il pouvait le repasser enfin bon, c'était le bordel quoi, les délégués CGT, les fermes, les durs, ils passaient dans les rangs, ils voyaient les militants faire ça, ils leur disaient le calme et la dignité, c'est pas comme ça qu'on va racoler, hein, alors les gars ils lui ont dit mais mon vieux raccoler au bout d'une semaine, mais si ils sont pas racolés, ils raccoleront jamais. Et puis premièrement le calme et la dignité, pour qui pour quoi ? J'ai envie de me marrer, ils se sont marrés. Alors au début c'était les gauchos qui commençaient à faire ça, mais nous le soir à 11 h, on n'a pas eu besoin de le faire, c'est parti tout seul, nous d'ailleurs en fait, on était presque occupés à autre chose tu vois, à chercher des lapins.

Chaban il a dit : la classe ouvrière je l'ai pas vue, j'ai pas vu le peuple se manifester, c'est donc qu'il doit être content, alors si tu me diras alors c'est pas vrai, y a tel exemple, tel exemple, grève sauvage, tel exemple ils ont fait ceci, tel exemple y'a révolte, c'est vrai... c'est vrai y'a des révoltes, mais voyons la révolte de plus près.

mais qu'est-ce que c'est que cette révolte

Y'a eu grève sauvage au Mans, disons 2 jours, moi je dis 5 minutes peut-être tu vois. C'est vrai, y'a une révolte puissante, Batignolles, c'est ça, ils ont cassé tout, mais ça les a pas empêchés d'être intégrés plus tard, c'est-à-dire effectivement y'a des épisodes de révolte, on les retransmet pas dans la presse bourgeoise, **et on les retransmet mal dans la presse gauchiste en voulant systématiser la révolte,** alors qu'elle est claire comme elle est, j'ai chié dans le tiroir parce que... le bureau c'est con. Non carrément, si ils ont chié dans le tiroir, c'est la révolution, camarade, tu comprends, c'est vraiment, c'est bon tout le bordel, quoi, je sais pas... les mineurs, y'a des mineurs qui ont chié dans les tiroirs des houillères, l'article dans la Cause du Peuple on retraçait des articles d'il y a 5-6 mois où on avait fait à peu près la même chose, et ils voulaient dire à tous, vraiment la révolution est proche camarade, or il est grand temps que tu ailles toi aussi alors chier dans le tiroir du bureau, parce que vraiment si tu chies pas, t'es vraiment pas un révolutionnaire, tu vois,

mais nous politiquement en ce moment...

...on peut vraiment pas le faire, euh, tatatatata... total, ils ne font rien du tout, ces gars-là, c'est des rigolos, ils iront jamais en tôle ceux-là, ou alors ça leur arrivera peut-être un jour.

Et puis troisièmement, c'est notre position, c'est-à-dire en fait : ils ont chié dans les tiroirs, point. Très bien, et nous quand on le fera et qu'on aura envie, eh bien, on le fera, mais nous on n'est pas con tu comprends, on va pas le faire maintenant ni après, on le fera nous quand on le fera, c'est tout tu comprends, il faut bien voir qu'il y a le rapport de force, tous les travailleurs un par un le sortent, y'a pas besoin d'une analyse politique pour faire un rapport de force, le travailleur pense d'abord à sa peau avant de penser aux autres, la solidarité de mai 68, ça c'est terminé tu comprends, d'abord on fait la révolution pour soi,

alors le rapport de force on le sent

on fait son analyse chacun, quand le gars il avance vers le gars et qu'y va lui foutre une praline, c'est qu'il est sur qu'il y en a 200 derrière qui ont envie de le faire, ce qu'il y a, c'est qu'il est assez gonflé pour le faire ou qu'il est plus fort que les autres, et y va l'esquinter vite fait, c'est tout. Mais c'est ça le principal c'est que les gars ils ont pas besoin d'un groupe politique ou d'un groupuscule pour faire l'analyse politique du rapport de force, ils le sentent.

Quand je dis il y a une conscience chez les travailleurs, c'est que la minorité, on peut pas dire qu'en 68 il existait une minorité révolutionnaire dans la classe ouvrière, et qu'on peut dire maintenant en mai 71 qu'il en existe une. **Ce qu'on peut dire en plus par rapport à la minorité de 68, c'est que la minorité de 71 dans la classe ouvrière, elle est certainement plus véritable, et puis, elle veut faire la révolution.** Mais alors la révolution, tu comprends c'est plus la révolution, bon... changer le régime point à la ligne, tu comprends, hein, en mettant des cadres prolétariens paraît-il à la place des cadres bourgeois.

alors là-dessus la minorité a progressé !

mais la majorité des travailleurs de tout cela, pour l'instant, faut le dire s'est complètement désintéressé de tout cela pour l'instant.

Nous on est peut-être 5 minutes avant en train de voter en disant là il faut les 40 heures, 2 minutes après on nous demande notre avis, on dit les 40 h ras le bol, on veut 23 h. Mais on s'autoproclame pas, c'est-à-dire dans le meeting on dit pas : on veut 23 h, on l'impose pas, sitôt qu'on demande notre avis,

on s'éparpille dans la foule

on dit : on se fout carrément de l'attitude qu'on avait en le votant, tu comprends soit qu'on était des moutons, soit qu'on demandait 40 heures, alors que c'est vraiment un plat de lentilles, et qu'on pourrait travailler 20 heures par semaine. Et que vraiment j'ai pas envie de me faire chier. Alors à chaque coup la majorité se méfie, tu comprends, et c'est l'argument que donne la bourgeoisie : **tout le monde se méfie de vous, et c'est vrai.** Tout le monde se méfie de moi

et tout le monde se méfie des sauvages

aussi bien les gauchistes, enfin, les groupuscules, que les syndicats et puis, le patron aussi forcément.

...Alors on rêve forcément pas à mettre la Régie Renault en grève comme ont fait les 88 travailleurs du Mans, quoi parce que les gars qu'ont été lock-outés, c'est pas forcément à cause des 88 travailleurs du Mans, c'est aussi la campagne de vouloir éteindre complètement les gauchos, éteindre les revendications des travailleurs, les intégrer dans la propriété privée, quoi, dans les trusts, Renault sera plus nationalisé, parce que y aura un bilan déficitaire forcément puisqu'y aura une grève, et puis...

— Mais on n'a pas à lutter contre ça...

— Moi je lutte pas contre ça, parce que j'en ai rien à branler qu'y soient privées ou nationalisées, j'ai 43 h 1/2 de travail, j'ai une bécanne con, avec un chef con, avec une paye médiocre et vraiment avec une vie dégueulasse, tu vois alors qu'y soient privées ou nationalisées, ça c'est pour les syndicats quoi, on les laisse parler, tout le monde s'en fout tu comprends.

Je dis : tout le monde s'en fout, tu trouveras toujours des gens qui te diront quand même les nationalisations, hein, si ils nationalisent plus, alors qu'est-ce que ça va être, ça va être Simca. Eh ben tant pis pour eux, ils n'ont qu'à se révolter et faire comme moi, la révolution. Ils veulent pas nous croire, eh bien, quand y seront dans la merde, hein ils la sentiront, c'est tout. Mais moi, **je veux pas mourir abruti,** ça c'est mon autre mot d'ordre.

Faut faire une bonne chose. Premièrement, les choses qui sont vieilles, laissons-les. Nous, on veut faire la révolution avec quelque chose de neuf, alors on part sur une chose neuve, et pas avec les vieilles choses parce que elles ont pas réussi, elles ont jamais fait leurs preuves, elles ont fait leurs preuves simplement que ça ne pouvait pas exister. Donc laissons-les pourrir...

Et notre 2 mot d'ordre c'est on ne veut pas mourir abrutis.

et on les marquera pas sur un bouquin!

I get by with a little help from my friends
I get high with a little help from my friends
Going to try with a little help from my friends

(Beatles)

Je me débrouille avec un peu d'aide de mes amis
Je prends mon pied avec un peu d'aide de mes amis
Essayant de m'en sortir avec un peu d'aide de mes amis.

Les uns et les autres de la « commune d'Ivry »

l'impasse aux roses, c'est là que j'habite

Ivry
Bouillon putride
De psychologismes
Montés en mélodrames

Fermentation prolifique
En germes de mort

Lames de rasoir
Dansent le sabbat
Sur nos têtes

Les armes suicidaires sont prêtes
Mon ami, mon frère, mon tombeau
J'aiguise ton couteau

JETEZ VOS MASQUES
Carcasse
Vos entrailles pourissent

Dans le lit de nos cauchemars
Chaque soir je te vois :
Tu te décomposes

Elle me regardait dans le métro
Avec de grands yeux qui ne comprenaient pas
Mais ils sentaient le bon thé
Je veux dire la bonté
Et j'ai eu envie de pleurer

JE TE VEUX, TU ME VEUX
IL LE VEUT, ELLE LA VEUT
Je me te le ve
ILS SE VEULENT
Ils se veulent si fort
Qu'ils se DEVORENT

ENCORE encore encore...

Et je te mords

Il n'y a rien de certain chez nous, ni le nombre d'habitants, ni les revenus, ni les possibilités, surtout pas les possibilités. C'est une expérience, une tentative.

Les projets, les plans, changer la vie, la lutte, tout ça est en question. On a vingt ans, un peu plus ou un peu moins. Là-dessus 19 ans de vie au hasard, chacun dans sa famille, à l'usine, au lycée ou à l'université et un peu moins d'un an de vie communautaire. Alors ?

Le travail, on n'a pas encore *réglé ses* comptes avec. Le couple, l'amour, hétérosexualité *ou homo*sexualité, non plus. La famille, trouver du fric, la créativité, les problèmes en cours.

Je n'ai pas envie de faire le point sur tout ça parce que je ne sais plus très bien où j'en suis et puis comme par hasard, c'est là-dessus que tout bon interview sur une commune porte.

A la croisée de ces problèmes, il y a nous. Qui c'est, nous ? On ne le sais pas très bien. Notre nouvelle identité commune, elle n'existe pas. On a certainement pas mal de choses qui nous lient, mais on ne le sait pas toujours, donc on n'est pas toujours conséquent avec ce qu'on a de mieux en commun. Et puis, *il y a encore pas mal de choses* qui nous divisent, tout ce qui nous reste de la vieille société qui se porte mal mais qui se porte toujours, et d'où nous avons pris notre matériau d'origine : notre maison à l'architecture ultra con, notre fric, la nécessité de porter des habits, et nous-mêmes tels qu'elle nous a imposé de nous imposer d'être.

C'est ça le plus important. On ne lutte pas simplement contre la propriété privée et l'exploitation économique, (oh ! les vilains !). Ouais d'accord, c'est écrit dans les livres. C'est une nécessité qui nous est imposée par les discussions sur la révolution. Mais dans les faits, tous les beaux projets ne changent rien au fait que le premier obstacle qu'on rencontre, c'est nous-même. Notre vieux moi. Qui rivalise avec les autres, qui les opprime, qui les exploite. Qui est capable de transformer ses premiers pas vers le bonheur communautaire et créatif en privilège pour écraser ceux qui l'écoutent et qui finalement nous écrase nous-même. Le capitalisme, ce ne sont pas quelques méchants qui nous assassinent lentement, c'est ce qui nous pousse à nous entretuer à petit feu.

Je n'ai plus du tout envie de me faire une image de moi-même face à la société de salauds et de m'y agripper comme à une bouée de sauvetage en plein milieu d'un océan déchaîné. De surmonter mes angoisses et mon désespoir, et aussi de satisfaire quelques bien-pensants gauchistes et autres qui viennent nous voir ou qui nous lisent et repartent déçus car ils imaginaient trouver quelque chose de tout fait, qui ne savent que critiquer sans chercher à participer. Les formules toutes faites, raibol ! Je veux être moi, pur, vrai. Je veux vivre intensément chaque instant et en jouir comme un enfant et bander 24 heures sur 24, sans souffrir de mon passé à l'usine et sous les toits, sans souffrir à la pensée du lendemain qui risque de m'aspirer encore dans un tourbillon de folie, de violence, de travail d'esclave, d'abrutissement.

Je ne prétends plus à tout prix changer la vie, je change ce que j'ai envie de changer, ce que je ressens comme devant changer et ce qui est dans mes possibilités de changer. Si je me force à bouleverser des choses seulement pensées, nées d'une discussion abstraite, je tombe dans la merde et j'en souffre parce que ça pue et que ça ne colle pas du tout avec mon être, et parce que pour moi, c'est le chemin où j'ai rencontré le désir de mort, la négation de la vie.

Il adviendra ce qu'il doit advenir et non pas ce que l'on se sera tracé. Nous sommes encore trop faibles et de voir trop loin risque de nous rendre stériles et de nous empêcher de construire ce que nous pouvons construire dès à présent. Notre expérience nous l'a prouvé.

Quand nous avons décidé de vivre ensemble, notre erreur a été de vouloir tout culbuter en un tour de main. On ne démolit pas vingt ans d'habitudes et de principes en le décrétant tout bonnement. Nous essayons de nous foutre tous à poil et nous sommes vachement vulnérables. Nous sommes à la merci de tous les troubles et crises *psychologiques* imaginables. Et quand on a vingt ans, on peut vivre même si c'est différemment et nos forces sont trop faibles pour en supporter tout le poids. J'ai envie d'effacer tous ces devoirs et obligations et ces rapports hypocrites. Je sais maintenant qu'il ne suffit plus de le penser et que c'est notre vie en commun qui fera accoucher de l'orage des êtres nouveaux.

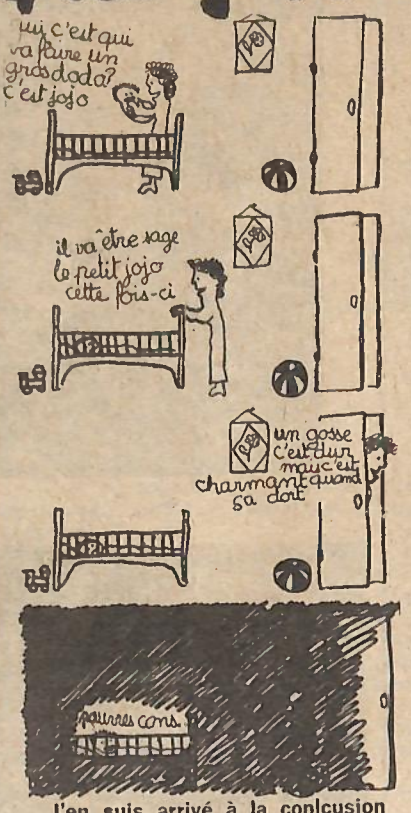
La maison héberge une vingtaine de personnes, quatre sont là depuis le début, cinq autres depuis cinq mois, mais ces derniers sont venus séparément. Et puis les autres.

La commune n'a pas trouvé un moyen d'accueillir l'extérieur, il semble que n'importe qui peut s'introduire. La seule exigence, c'est qu'il nous supporte. Effectuer un changement dans les relations personnelles, est pour les dix personnes qui forment la base de la communauté de la plus grande importance. Mais tout en étant écœurés par l'exclusivité courante dans tous les rapports de la vie ordinaire, ils courent le risque de se faire noyer par l'arbitraire, l'aspect laisser-aller de la maison.

Une des raisons qui nous a amené à vivre est le besoin d'essayer quelque chose de nouveau. Mais nos relations avec l'extérieur ne passent ni par un ensemble de principes nouveaux auxquels nous demandons d'adhérer, ni par une situation arrêtée que nous demandons de reproduire. Seulement, la volonté de *recevoir de toute* personne ce qu'il ne peut nous apporter, trop souvent, ne va pas au-delà d'un laisser aller décontracté. Qui nous désespère. Qui certains soirs nous perd tous.

La communauté a pour premier but de vaincre l'isolement aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue affectif, et ce deuxième point joue un rôle très important. Dans cette communauté, nous sommes loin d'avoir résolu ce problème. Si les couples subsistent et même ont des périodes de durcissement, cela est dû à la peur de l'isolement. L'autonomie de chacun, on ne peut l'acquérir qu'avec l'autonomie de tous, c'est-à-dire par l'amour de chacun pour tous. C'est cela qui ainsi que chacun ne se repliera pas sur son couple pour trouver l'amour qu'il veut, et d'ailleurs qu'il ne trouvera pas vraiment dans un couple.

Comme on cherchait une activité commune qui ouvre la communauté, on avait choisi de faire un atelier d'enfants, ce qui correspondait au désir de quelques-uns d'entre nous. Les réticences aussi étaient grandes. Le projet n'a jamais été complètement réalisé et effectivement, il y avait quelque chose d'artificiel dans la volonté de réorganiser toute notre vie autour de cet atelier. Mais de cette initiative, il nous est resté beaucoup. Des contacts avec des enfants qui viennent régulièrement et qui, en plus de leur absolue liberté, ont exigé beaucoup de nous. La réorganisation de toute la maison : qui s'est faite, comme presque toutes les tâches matérielles ici, chacun dans son coin. Des liens tissés avec les gens à partir de tous les problèmes que nous aurait posé le fait de vivre avec des enfants : d'où l'achat aux halles à Rungis et les combines de récupération dans les vieux immeubles.



J'en suis arrivé à la conlcusion qu'une communauté sans mouvement communautaire, d'échanges communautaires sur tous les problèmes de la vie, ça n'existe pas. Tellement sont liés les rapports que nous avons à l'extérieur avec ceux que nous avons à l'intérieur. Le mouvement existe, de tous ceux qui foutent le camp des structures sociales allénées, qui se mettent à vivre de troc et d'échanges et qui ont dans leur tête autre chose qu'une agréssivité généralisée. Mais c'est nous qui, avec notre principe général d'ouverture, ne sommes pas à la hauteur. Vient qui veut, d'accord ! Mais si on vient seulement pour coexister, merde ! Certains copains extérieurs nous enrichissent beaucoup, d'autres participent à ce qu'on fait quand on fait quelque chose, d'autres enfin vivent comme on pense que c'est con de vivre.

Ouais, plein de gens nous connaissent, des tas. On allait aux halles dernièrement pour au moins cent à cent cinquante personnes et il en passe encore plein d'autres, de toutes nationalités, d'anciens copains de la fac, des lycéens, des copains de Renault, des militants, des amis d'enfance et des inconnus, des mecs qu'on rencontre là où on travaille, les types des chantiers à côté ou du café à côté, des types qui ont eu notre adresse par la librairie de « La Commune », ou par des amis oubliés ou par une voiture qui passait, ou par un passant. Mais est-ce qu'on les connaît, nous ? Il y en a avec qui on a bien accroché, oui ! Toby est arrivé à la maison parce que Jean-Jacques l'a rencontré sur une route en septembre ; ils falsaient du stop tous les deux. Toby, un jour, a amené Tim et j'ai l'impression maintenant de les connaître depuis longtemps. Puis, il y a eu Léonard, l'Américain, qui est venu peindre des gratte ciels dans notre escalier et Warren du XVIIIe dont je me sens très proche, et d'autres encore qu'on est sûr de voir souvent et avec qui on va faire quelque chose.

Mais pour beaucoup, on est sûr qu'on se retrouvera un jour dans des projets communs. Mais c'est toujours remis et la situation nous échappe, nous glisse entre les doigts. Tous ces lycéens coincés par leurs parents, ces amis ou amies plus âgés qui disent « si je n'étais pas tenu par ma situation familiale », tous ces anciens militants qui se croient trop vieux, tous ces types qui veulent se satisfaire d'écrire des livres, des journaux, de faire des films, de s'en tirer d'abord financièrement, mais dont le désarroi est toujours plus grand, ces copains qu'on rencontre partout (fêtes populaires, musique pop, Magic Cirucus, Front des homosexuels, Mouvement de Libération des Femmes...) mais qu'on ne voit jamais en entier. Ils ne nous disent pas comment ils veulent vivre ; ils s'excusent presque parfois des activités auxquelles ils se raccrochent. Ils voyagent, ils planent, mais aussi ils merdent, ils s'emmerdent. Ils achètent des villages en Haute Provence, et ils squatterisent les vieux immeubles de Paris, mais en rêve.

Alors cette ronde infernale où l'on s'est retrouvé cent fois, les larmes dans les yeux, pour se reperdre aussitôt, n'est pas tenable. Je voudrai les voir dans des expériences de vie qui m'attirent : on avait prévu avec des copains proches de faire une deuxième communauté dans le même coin ; ça n'avance guère et notre baraque est pleine. Alors, on pourrait aussi créer des cirques, des lieux de rencontre, des groupes pop, n'importe quoi. Peut-être qu'on n'est pas assez nous-même pour le favoriser, peut-être que partout l'autosatisfaction des uns est trop grande pour favoriser autre chose que le désespoir des autres.

Nous avons accéléré la vie,
multiplié les rencontres,
fait tourner sur nous le manège de nos limites,
à chacun d'entre nous plusieurs autres vies me semblaient dues
mais nous a fait chavirer la mort-née de nos désirs
pas oser
la vieille vie s'est usée
et paumé l'amour de l'ennui

C'est au cœur de nos rapports : notre propre libération. Une conscience nouvelle, des sens nouveaux, la base de cette révolution culturelle.

Nous en finirons aussi avec cette haine de nous-même qu'ils nous ont mis dans le cœur et qui ne se distingue pas de la haine pour cette image de nous-même, mutilée, gazée, traquée, torturée, qu'ils nous ont imposée et que nous avons plus ou moins acceptée ; pour ces rôles qu'ils nous ont proposés et que nous avons plus ou moins joués.

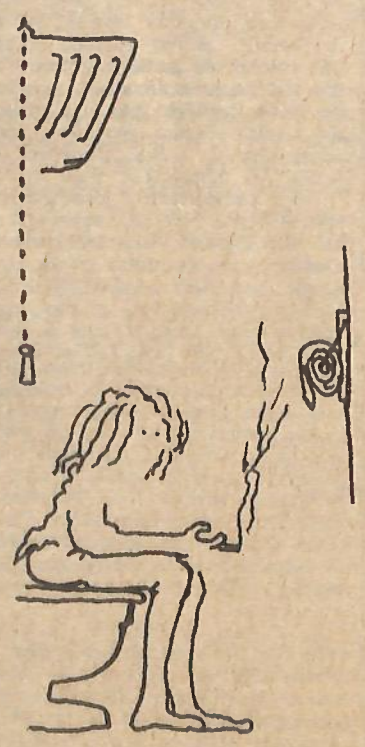
Cette nouvelle conscience sera la force d'où tout suivra. De là découleront toutes les idées géniales qui balseront le système, culbuteront le vieux monde pour établir sans fin le pouvoir de la tendresse.

Créer avec tous ceux qui connaissent la valeur d'un moment de repos matériel et d'accord.

La bourgeoisie a pu réprimer l'intelligence et le sexe parce que elle est convaincu du pouvoir de la mort. La mort que porte ses institutions hystériques, sa morale, ses forces de répression. Nous nous sommes exposés tout entiers. Nous sommes vulnérables, mais c'est avec notre vie que nous voulons nous défendre, nous défendre en créant. Nous défendre sans nous protéger.

How does it feel
To be on your own
Comment te sens-tu
d'être à ton compte (Dylan)

Dimanche après-midi. Il fait une
[douceur épouvantable dehors.
Beaucoup de ceux que j'aimais sont
[partis.
Saisir le temps.

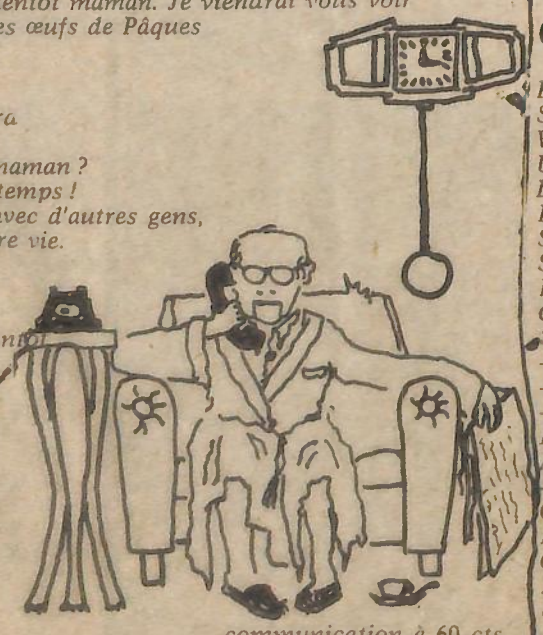


Commune école communale

Petite fille jouant à la marelle
Sautant à la corde avec de petits souliers
Vernis, un ruban bleu dans les cheveux tirés
Une petite robe en dentelle froissée
Dans la cour de l'école communale
La petite fille pleine de verrues
Sur les doigts met sa main dans la culotte
Sous l'œil lubrique et la tête flétrie
De la directrice qui donne un coup de sifflet.
Comme le flic dans la rue qui avale le sifflet et tend
Sa baguette magique arrêtant la voiture immatriculée 25.
— Vous êtes de Besançon ?
— Moi aussi
— Il fait beau là-bas...
Encore un coup de sifflet
Allez-y !
— A bientôt monsieur l'agent
On peut plus faire caca pipi
Dans une commune
Comme à l'école communale
Dans son pantalon
Un peu quand même dans sa culotte,
Sous l'œil attendri de timoty

L'impasse aux roses
C'est là que j'habite
Mais pourquoi pas avec nous,
La maison est grande et confortable
Maman fait encore de la bonne cuisine
Et papa vous aime encore.
Alors pourquoi se retrouver dans l'impasse.
Mais maman tu ne veux pas comprendre
Qu'à trente-six ans on ne peut plus vivre chez papa-maman
Même s'ils sont gentils et nous laissent TOUT A FAIT LIBRES
Passe-moi papa. A bientôt maman. Je viendrai vous voir
Avec des fleurs et des œufs de Pâques
Quand même.

Allô papa, ça va ?
Ah bon ! Oui, d'accord
Tout seul.
Tu te sens seul. Et maman ?
Elle pleure tout le temps !
Allez vivre ailleurs avec d'autres gens,
Changez un peu votre vie.
— Pas à 65 ans.
— Mais si papa...
Au revoir à Bientôt.
Téléphones-nous bientôt



communication à 60 cts.

30 000 irresponsables

Quand la préfecture de police le lui permet, la C.G.T. s'affaire laborieusement à ce que les 1er Mai se suivent et se ressemblent : Nation-Bastille, Bastille-République, Républion-Nastille, la retraite à 40 ans, la semaine de 60 heures, tout cela dans l'unité calme et digne dont Marchais-la-main-tendue a le secret.

Nous, après s'être bien marré le matin nous sommes allés bouffer à la Bastoche pour les voir arriver. Séguy avait déclaré forfait. Mais on se demandait si Duclos marchait moins vite que Georges-l'adjoint. Nous n'étions pas encore ivres et pourtant nous avons vu les 3 énormes lettres C.G.T. se pointer sur la place dans l'ordre G.C.T. Comme tout le monde sait que G.C.T. signifie Grand Comptoir de la Trahison nous en avons immédiatement déduit que ces sacrés porteurs de panneaux avaient fait trop de haltes dans les troquets balisant le parcours. Il y avait donc encore de l'espoir, et nous avons couru voir l'arrivée. De nos voix nous avons soutenu les petits jeunes qui demandaient des gommes et des crayons pour pouvoir étudier consciencieusement. Il semble que nous ne les soutenons pas suffisamment chaleureusement car un connaisseur en poussière nous a traité de fainéants : « Moi, j'ai commencé à travailler et à militer à 16 ans. Oui, monsieur. Et je militais proprement ! » J'ai commencé à lui expliquer que je gribouillais proprement sur les murs même quand je n'étais pas drogué. Mais une jeune fille qui a été élevée au biberon par Marchais a interrompu mon explication : « Faut pas causer avec eux, y z'attendent que ça ! » Puis elle est retombée dans le néant. Ça nous a tellement attristés que nous sommes partis.

Je me doutais un peu de tout ça. D'autant plus que je me demandais comment nous, les irresponsables, nous ferions cette année pour faire que les 1er Mai se suivent et ne se ressemblent pas. C'était mal barré : la seule perspective était de défiler derrière le P.S.U. et la Ligue communiste. Ben Saïd, un des chefs à plume de la Ligue a déclaré qu'il préférait être au cul de la C.G.T. qu'au cul du Secours Rouge. Moi je préfère être en tête d'une lutte révolutionnaire qu'à la tête de la C.G.T. Incompatibilité d'humeur évidente. Bref en allant à ce défilé j'avais rien à gagner et tout à perdre. Risque évident de traîner la savate. Et pourtant, vu que la C.G.T. ne voulait pas des irresponsables il « fallait » y aller. Un vide à combler.

Eh bien, notre 1er Mai c'était pas si mal que ça. A 11 heures j'ai sauté du lit, encore pris mon futal ; et quand je suis arrivé place de la République sur ma belle moto le défilé s'ébranlait. A pinces je l'ai remonté. C'était merveilleux. Plein de monde pour combler le vide. Il paraît qu'on était 30 000. Et puis il y avait plein de petits groupes qui semblaient être très fiers de montrer qu'ils existaient. Beau temps + vitalité = bonnes conditions ; que je me suis dit.

Il y avait des lycéens, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire qui à sa 1re apparition publique criait aux normaux de desserrer leurs fesses. J'ai desserré mon esprit. Il y avait le Mouvement de Libération des Femmes juste devant, pleins de groupes de quartier, des groupes de travailleurs immigrés, etc... A force de se retrouver entre copains on a fabriqué un mélange détonnant (Beaux-Arts + GRIS + C.A. 5e).

J'avais vu 2 affiches appelant au 1er Mai. L'une disait : « Le 1er Mai, le muguet fleurit entre les pavés... A défaut de muguet on prendra les pavés ! » Je crois que c'est ça qu'on appelle velléitaire. L'autre disait : « La fête dans le défilé ». C'est un peu ce qui s'est passé. Une fête c'est chiant quand il n'y a pas une goutte de radicalité à boire. Mais là ça allait. Quand nous sommes arrivés au Père-Lachaise je n'ai pas senti la merde qui était sur la tombe de Thorez. Par contre quand j'ai vu que la seule réplique du P.C. aux 30 000 baffes qu'on lui a foutu a été de nettoyer la tombe avec les larmes d'indignation de quelques milliers de crocodiles permanents et municipaux de banlieue heureux de déplacement payé, j'ai bien rigolé. C'est pas tout. On est le 10 Mai et on va pas passer Noël sur ce 1er Mai.

1er MAI à Paris

nous ne sommes rien ... soyons TOUT

Cette manif du 1er mai, elle a été un début de fête pour nous, les « fléaux sociaux ». Dans ce cortège classique, il y avait une zone libérée : celle du M.L.F. et du F.H.A.R. et là, au lieu de défiler « dans l'ordre et la dignité », comme ces boy-scouts pour qui célébrer la Commune est la fête traditionnelle du prolétariat révolutionnaire doit être aussi solennel qu'ennuyeux ; on dansait, on s'embrassait, on se caressait, on chantait : *Les pédés sont dans la rue ! Vive la révolution totale !* et les chansons du M.L.F. à l'adresse de ceux qui nous regardaient passer avec sympathie ou avec horreur. Nous nous adressions aussi aux gauchistes : *Les lycéens sont mignons ! Nous sommes tous des obsédés sexuels ! Vive l'amour ! Bureaucrates, faites-vous enculer, c'est un plaisir fou !* Nous avons hurlé notre refus total du vieux monde : *A bas la famille !* et, en passant devant une colonne de gardes mobiles, l'arme à l'épaule et le visage suintant de haine, protégée par une chaîne du service d'ordre gauchiste, nous avons chanté : *C.R.S., desserrez les fesses !* et *Gauchistes, vous aussi !*

Notre comportement joyeux a fortement déplu, bien sûr, aux gauchistes respectables. Visiblement, ils se sentaient visés par notre grande banderole : « A BAS LA DICTATURE DES « NORMAUX » ! et par notre détermination trop voyante à leurs yeux de ne plus nous laisser étouffer, censurer, normaliser. Notre seule présence dans ce défilé et le fait que nous prenions ouvertement la parole semblaient remettre en question le scénario des différents gauchismes : servir le peuple et fermer sa gueule, surtout taire sa propre souffrance, son propre désir. Finis, pour nous, la mauvaise conscience, la culpabilité et le masochisme politiques... Maintenant, nous passons à l'offensive.

C'est dans le contexte de cette offensive des « anormaux » que le numéro 12 de « Tout » a éclaté comme une bombe dans les têtes pleines de politique. Enfin, le silence a été rompu sur le sujet brûlant, trop brûlant du corps, du plaisir et de la « normalité ». La plupart des gauchistes ont tenté et continueront de tenter d'ignorer l'existence de ce problème qu'ils balayeront sous le tapis avec quelques sarcasmes du genre : « La lutte des homosexuels, c'est idiot. Pourquoi pas la lutte des culs-de-jatte ou des bossus ? » Toujours cette idée de déformation, de défaut par rapport à LA norme obligatoire.

Le dégoût et la peur des « gens normaux » à l'égard des « fous », on connaît. Il y a des siècles que l'idéologie patriarcale, manichéiste et autoritaire, sert à enfermer dans les prisons, les asiles, les ghettos, tous ceux et celles dont le mode de vie constitue une critique en acte de l'esclavage, une transgression permanente des normes sociales. Cela, nous ne le supporterons plus.

Pour nous, la lutte des classes passe aussi par le corps. C'est-à-dire que notre refus de subir la dictature de la bourgeoisie est en train de libérer le corps de cette prison où deux mille ans de répression sexuelle, de travail aliéné et d'oppression économique l'ont systématiquement enfermé. Il n'est donc pas question de séparer notre lutte sexuelle et notre combat quotidien pour la réalisation de nos désirs, de notre lutte anti-capitaliste, de notre lutte pour une société sans classes, sans maître ni esclave. Les idéologies et les bureaucraties (staliniennes ou gauchistes) on s'en fout. Nous voulons *tout*, tout de suite. Quant à ceux qui continuent de prétendre parler et décider au nom et à la place de la classe ouvrière, qu'ils crèvent.

Un peu partout, des groupes de discussion et d'action se forment. Se parler, s'écouter, se connaître, s'aimer. Y en a plein le cul de mener des vies de robots (même gauchistes). Oser lutter contre l'oppression d'où qu'elle vienne. Oser vaincre le robot ou le flic que le capitalisme a voulu faire de chacun ou chacune de nous. Réapprendre à aimer, à jouir, à être ensemble, à créer notre vie, à faire la révolution par *tous* les moyens.

AUX INNOCENTS LES MAINS PLEINES

A PROPOS

provocation profanation

« Toute provocation est une profanation et toute profanation est une provocation. » C'est ce que penserait la majorité silencieuse et emmerdée, y compris comme les gauchistes.

Si les mots provocation et profanation sont sales, repoussants, pouilleux pour la bourgeoisie et compagnie, ils risquent de nous plaire.

En effet si l'homme de la rue craint à ce point la provocation c'est surtout qu'il craint d'être provoqué, incité à faire ce que *au fond de lui-même* il a envie de faire.

1er exemple : une manif spontanée (non encadrée). Un type s'arme d'un pavé pour le balancer ostensiblement contre les flics. Est-ce un provocateur ?

a) Si le désir de l'imiter ou de faire mieux est partagé, alors le type est un brave type. Même si c'est un flic, ceux qui l'entourent, à moins de les tenir pour des irresponsables, des pauvres bougres, ont décidé l'affrontement, ont accepté le provocateur comme un des leurs. C'est à tous les manifestants de mesurer le danger de l'affrontement. Bien sûr des flics en civil traînent. Mais le rôle joué par le provocateur, l'indicateur doit être tenu pour négligeable, puisqu'il correspond à un désir partagé.

Ajoutons que ceux qui souvent crient au provocateur sont ceux qui acceptent seulement les provocations qu'ils encadrent.

b) Si le type au pavé n'est pas suivi, tant pis pour lui, son geste reste isolé ; d'ailleurs il peut déclencher parmi les autres une demande d'explication. Dans ce cas c'est un drôle de provocateur, puisqu'il se démasque comme n'étant pas en harmonie avec les autres ; son geste n'est pas très malin, il y a peu de chances pour que ce soit un flic.

Dans le premier comme dans le second cas, le postulat implicite est qu'un groupe spontané a des idées et des désirs profonds et qu'il ne peut pas être manipulé soit par des meneurs, soit par des provocateurs. La théorie des provocateurs et des meneurs est la même : les groupes spontanés ou non sont composés de pauvres cons et il suffit qu'un salaud (de préférence un flic) les provoque ou les mène pour qu'ils suivent au doigt et à l'œil.

2e exemple : quand un commando non identifié agit, le point de vue révolutionnaire consiste à discuter son action.

Les gauchistes encadrés et responsables déclarent le plus souvent que ce type d'actions (violentes, profanatoires, etc.) n'est pas de leur fait (curieux aveu !) et comme visiblement ces actions les gênent, ils les qualifient de provocations policières.

On voit là le réflexe de partis ou groupuscules qui pour *survivre* préfèrent condamner ces actes (plutôt que d'en discuter le bien fondé) en les attribuant à la police.

3e exemple : toute profanation est une provocation (policière).

Là presque tous les gauchistes habituels sont d'accord. Ne profanons pas les valeurs sacrées de la bourgeoisie. Respectons les morts, les grands hommes, les monuments, les cadavres. Problème de fond : ces gauchistes ont des idées bourgeoises en propageant le culte des morts en particulier. Si profaner c'est s'attaquer à un morceau de pierre, comment appeler ceux qui cassent de l'ouvrier à longueur de journée, intoxiquant des élèves, quels mots leur réserver ?

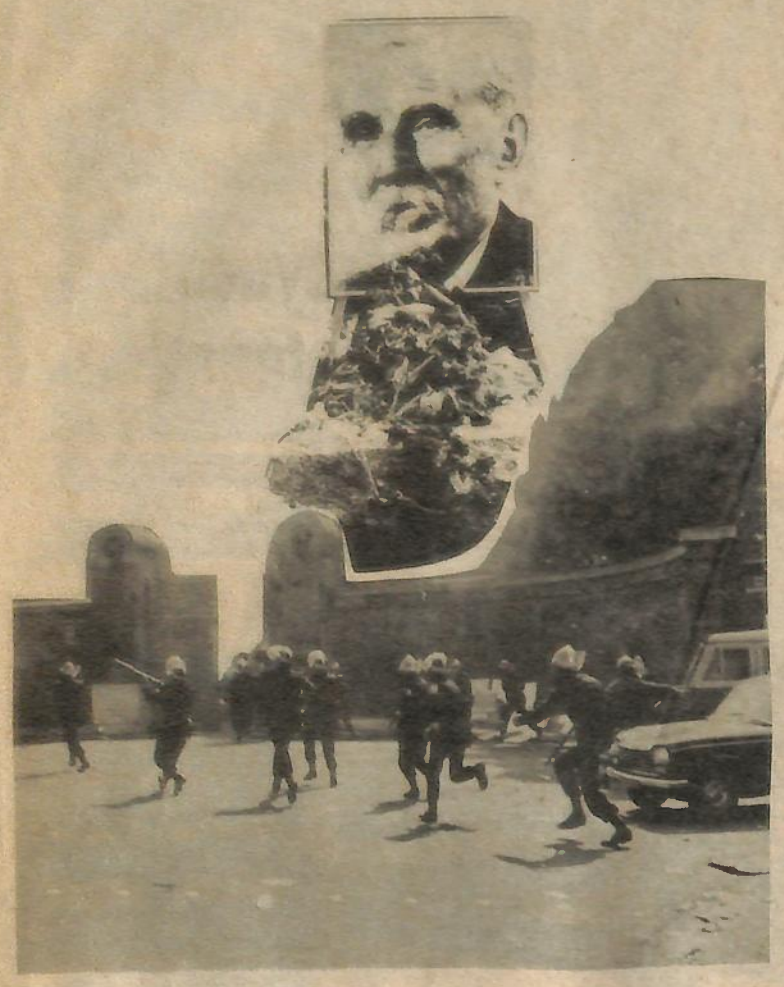
L'irrespect, l'agression symbolique sont les armes élémentaires de tout révolutionnaire.

Qu'on n'essaye pas de nous faire honte ! Profaner c'est inciter symobliquement ceux qui en ont marre à briser les valeurs et les réalités de notre sale vie actuelle.

Il serait honnête d'envisager un petit « c » au 1er exemple : Le type jette son pavé sur les flcs — ce qui est juste dans l'absolu — mais innoportun en l'occurence — et ce geste sert de prétexte à l'ennemi pour agresser le mouvement de masse qui n'est pas prêt à assumer ce geste...

C'est peut-être un peu le cas du Père Lachaise, non ?...)

D'UNE PROFANATION



LA PRESSE BOURGEOISE MENT !..
LA PRESSE GAUCHISTE MENT !..
LA VERITE EST REVOLUTIONNAIRE !..

La radio puis la presse se sont fait l'écho de la « profanation » des tombes de Maurice Thorez et de Marcel Cachin à l'occasion du 1er Mai.

Le parti communiste tente massivement une exploitation du fait, pour faire oublier la fâcheuse impression laissée par la manifestation massive des « gauchistes » le matin du 1er Mai et par la collaboration trop visible du service d'ordre CGT avec la police pour isoler les « gauchistes » de son cortège.

Cependant l'unanimité s'est faite pour diffuser une relation tronquée de ce que tout un chacun pouvait constater sur les lieux, entre 11 heures 30 et midi. Ainsi personne ne signale les inscriptions à la peinture rouge, en grosses lettres et très visibles portées sur le mur ds Fédérés :

« TROP DE MASSACREURS FLEURISSENT CE MUR

VIVE LA COMMUNE
VIVE LES EMEUTIERS POLONAIS
VIVE LES O.S. DU MANS »

Les mascarades devant le mur des fédérés, et l'exploitation des morts de la commune a trop duré.

En opposition à *l'accumulation permanente de gerbes déposées par* des délégations russes, ou des divers pays soi disant socialistes de l'est, il est nécessaire d'affirmer que ces graffitis constituent le seul hommage acceptable par des communistes authentiques à la mémoire des communards massacrés.

Quand à la profanation des tombes qui vient malencontreusement détourner l'attention de l'essentiel, nous ne voyons aucune raison de cacher ce que nous avons pu constater : les profanateurs ne se sont pas contenté d'écrire traître, putain, collabo sur les tombes, ils ont CHIE sur la tombe de Maurice Thorez.

Peut-être est-il bon de rappeler quelques éléments plus ou moins ignorés et cachés de la biographie du « fondateur prestigieux du PCF » et de son élève « qui a consacré sa vie à bâtir le parti communiste ».

MARCEL CACHIN

Dirigeant du parti socialiste, super patriote et nationaliste pendant la guerre de 1914, il participe à l'union sacrée dans la guerre impérialiste.

Il est envoyé en émissaire par le gouvernement français auprès de Mussolini, alors socialiste, pour inciter à intensifier sa propagande en faveur de la France.

Il salue la révolution Russe d'Octobre 1917 par un article de « l'Humanité » où il traite les bolcheviks de voyous.

Il est envoyé en 1917 en Russie par le gouvernement français pour tenter de convaincre Lénine de poursuivre la guerre impérialiste. En 1939 il se retire en Bretagne, arrêté par la Gestapo, il est rapidement libéré après avoir signé une déclaration désavouant les F.T.P., il ne sera plus inquiété de toute la guerre.

En 1945, il est récupéré comme potiche du P.C.F., etc. etc. etc...

MAURICE THOREZ

Il flirte en 1924-1926 avec l'opposition de gauche (Lettres à Boris Souvarine) alors que la victoire de Trotsky dans l'Internationale semble probable.

Il devient ensuite le 1er stalinien de France. Il accomplit comme Cachin et sans broncher tous les virages de Moscou.

Le 6 octobre 1939, il déserte de l'armée française, approuve le pacte germano-soviétique, déclare que la guerre contre l'allemagne est criminelle.

Il rejoint Moscou en traversant l'Allemagne avec un « ausweiss » des autorités nazies.

Après l'attaque de la Russie par Hitler, devient super patriote français. Il appuie la résistance et récupère les actions spontanées de militants isolés au profit du P.C.

En récompense de son « nationalisme » de Gaulle le fait amnistier en 1945. Il met tout le poids du P.C. dans l'œuvre de reconstruction du capitalisme français. Il dénonce comme nazies les manifestations anti-françaises en Afrique du nord. Il couvre les massacres de Sétif qui firent entre dix et trente mille morts, alors que les ministres communistes étaient au gouvernement, etc..., etc...

C'est grâce à eux, parmi d'autres, que dans les manifestations de la C.G.T. on trouve mêlé le drapeau rouge des communards au drapeau Bleu, Blanc, Rouge des Versaillais.

C'est grâce à eux, parmi d'autres, que plus personne ne sait ce que veut dire : COMMUNISME.

CACHIN et THOREZ ont recouvert de MERDE le mouvement communiste.

Quant à KRIVINE et ROCARD, il faudra qu'ils choisissent entre le mouvement communiste et le strapontin que la gauche leur offre dans la politique bourgeoise, s'ils font preuve de « sérieux ».

Le communisme ne résultera ni de la prise du pouvoir par le P.C.F., ni des gesticulations « gauchistes ». Il résultera de la lutte des prolétaires.

VIVE LES O.S. DU MANS.
VIVE LES EMEUTIERS POLONAIS
VIVE LA COMMUNE
TROP DE MASSACREURS FLEURISSENT CE MUR.

« Bien loin de s'opposer aux prétendus excès, aux exemples de vengeance populaire contre des individus haïs ou contre des édifices publics auxquels ne se rattachent que des souvenirs odieux, il convient non seulement de tolérer ces exemples, mais encore d'en prendre soi-même la direction en main. »

Adresse du Conseil central à la Ligue (mars 1850)

ON A TROUVE CE TRACT NON SIGNE...

Dialogue souterrain

entre
Maurice Thorez et
Marcel Cachin

— M. C. : (voix chevrotante) : Ça réchauffe, hein Momo, de revoir le peuple parisien travailleur et démocratique, des drapeaux tricolores et les fleurs.

— M. T. (fort accent du terroir) : T'as raison Marcel, et ça prouve qu'on nous a pas oublié (je commençais à me dire...) Je bombe le torse, j'ai pas la place pourtant, mais ça avait un petit côté mausolée de Lénine, non ?

— M. C. : Tu pousses, là-bas, c'est permanent, sans parler des touristes !

— M. T. : Faut pas désespérer... au fait c'était pour quoi leur truc ?

— M. C. t'écoutes pas l'ORTF ?... mais mon vieux on a été profanés, profanés par les gauchistes fascistes qui ont défilé à 30 000 le 1er Mai. Enfin c'est ce que la radio a dit. Mais moi j'ai reçu la peinture sur la tronche bien avant, vers 8-10 h.

— M. T. : Je roupillais encore ! Dis donc, entre-nous ça nous arrangeait bien ce truc-là !...

— M. C. : Eh oui ! d'autant plus que comme ça personne n'a parlé de ce qu'ils avaient écrit sur le mur.

— M. T. : Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mur ?

— M. C. : Des profanations : « trop de massacreurs fleurissent ce mur et vive la Commune et...

— M. T. : Bon... abrège, c'est vrai mais les gens s'en foutent qu'on soit des massacreurs, avant tout y respectent et y n'aiment pas qu'on touche aux morts z'illustres, alors gauchistes ou pas ça nous a bien servis objectivement et on a presque pu faire oublier les 30 000 gauchos-fascistes du matin (pas tout à fait hélas !).

— M.C. : Il fallait bien relancer contre eux la mobilisation des masses travailleuses et démocratiques à grands coups d'arguments lacrymo-passionnels.

— M. T. : Là-dedans on s'y connaît. Et puis t'a vu les cloches de chefaillons gauchistes y se défendent, protestent de leur bonne foi !

— M. C. : Ouais Momo et même que Marceau Pivert...

— M. T. : Pépé, on est plus en 36, tu veux dire Rocard.

— M. C. : Ricard, mais c'est un copain, je comprends plus ?

— M. T. : Non, Rocard, Ro, du P.S.U.

— M. C. : Bon Rocard comme tu dis, il a déclaré qu'il était choqué et que c'était pas lui.

— M. T. : Comme Krivine — encore un étranger — ils sont bien respectueux... au fond ils pourraient être chez nous, seulement il y a leurs troupes, déjà moins bien et puis alors tous ces anars, incontrôlés et Cie.

— M. C. : Je donne pas raison à Chaban, mais y respectent rien. T'as vu à Ulm ? Même la famille, y z'avortent... ah la la !

— M. T. : Jeannette avait raison de rappeler le rôle de classe de la travailleuse française : faire des enfants pour les lendemains qui chantent et laisser l'érotisme, comme y disent, aux bourgeoises et aux intellectuels gauchistes. Tiens y respectent même plus l'homme, des pédés qu'y z'ont fait défiler. Pas comme l'après-midi : la rude main caleuse du travailleur, des femmes bien de chez nous, pas des garces sans soutien-gorge ! (t'imagines Jeannette sans soutien-gorge ?).

— M. C. : tous ces fils de bourgeois, à propos t'as vu nos gars de l'U.E.C., mais j'y pense c'est aussi des fils de bourgeois et...

— M. T. : Ça va pépé, les nôtres sont spéciaux, vu ? Quand même, quand j'y pense, 30 000 gauchistes le matin, on en a pas fait le double en faisant venir les cars et tout le tremblement, à vous désespérer de défendre l'ordre. Pourtant les flics eux, y sont corrects on peut travailler avec pour la défense de la salubrité publique, d'ailleurs ce sont des syndiqués, t'as vu comme nos gars leur ont livré les petits cons qui criaient « C.G.T. Trahison ! »...

— M. C. : Trahison ? c'est bien des naïfs, comme les gars qui nous ont peint « traîtres » au-dessus... Traîtres à qui, à quoi ? Pas à la bureaucratie en tout cas. A la classe ouvrière ? Impossible puisque la classe ouvrière, c'est le Parti, non ?

— M. T. : Enfin le peuple a riposté. En attendant la prochaine fois faisons comme le parti, tenons-nous tranquilles, rendormons-nous !

CELLULE DU
PERE-LACHAISE

VIVE LE BENGALE LIBRE

POMPIDOU SERRANT LA MAIN A YAHIA KHAN

Je ne connais rien à ce qui s'est passé au Bengale Oriental, sinon ce que les journaux en ont raconté. Mais j'ai besoin d'en parler, d'abord parce que personne n'a l'air de se soucier de voir ce que ça peut vouloir dire, que les révolutionnaires n'aient rien à dire sous prétexte qu'ils manquent d'information. Ensuite, parce qu'il se trouve que les Chinois, — ceux de la Révolution Culturelle — ont soutenu pendant des années et continuent à soutenir le Pakistan Occidental du Maréchal Yahia Khan.

Je trouve qu'un des grands vices de la politique gauchiste était en train de reculer, ces derniers mois, et que cette histoire du Pakistan l'a fait ressurgir brutalement. C'est le vice qui consiste à juger si des gens sont ou non dans le sens de la révolution d'après un ensemble de principes définis a priori, en faisant comme si ces gens n'existaient pas et ne souffraient pas ; de ne juger que par rapport au jugement de quelqu'un qui fait autorité : ainsi, ça me révolte de penser que suivant ce que dit la Chine, il y a des révolutionnaires qui justifieront un massacre que sans cela ils condamneraient. Ça me révolte parce que la première analyse politique qui m'aie réellement servi dans ma vie est celle des Chinois de la révolution culturelle.

Je dis que je n'ai pas besoin d'informations très précises pour savoir que je suis révolté par l'attitude de la Chine ; que cet argument : « Mais vous ne savez pas la réalité ; toutes les informations sont retransmises par des intermédiaires », etc. Je l'ai déjà entendu dire à propos de la Révolution Culturelle chinoise, précisément : que ça n'était peut-être pas une vraie révolution, qu'on était mal informé...

Je pense qu'il y a une forme de sentiment général, impulsif et immédiat, qui fait partie de la politique ; qu'on peut le corriger après, mais pas commencer par le nier.

Or, le sentiment immédiat de tout le monde, c'est que les Chinois soutiennent un gouvernement réactionnaire qui est en train de commettre un génocide contre un peuple en révolte : que ce sont les Chinois qui fournissent les fusils qui servent à exécuter les maoïstes du Bengale car il y en a.

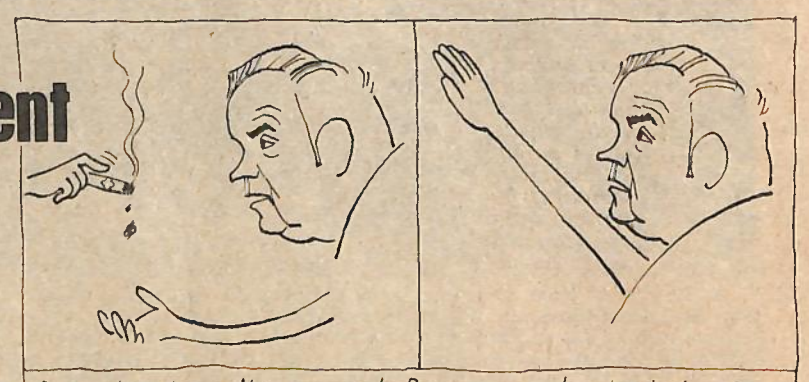
Je sais ce qu'on va m'objecter : il y a des raisons de politique internationale. Si nous ne pouvons pas arriver à les admettre, nous, pourquoi les admettons-nous de la part des Chinois ? La vraie révolution au Bengale se fera autant contre le gouvernement indien que contre le gouvernement du Pakistan Occidental... Comment peut-on se permettre de dire : tant que la révolution là-bas n'est pas clairement conforme aux principes établis, toute révolte est condamnée, donc condamnable — ou tout au moins injustifiable ? J'ai lu deux articles effarants dans la presse gauchiste : dans l'Idiot International .. où il n'y a pas un mot pour condamner Yahia Khan, tellement on est occupé à justifier les Chinois — et dans « J'accuse » : De son bureau, Glucksman veut bien le reconnaître, l'existence d'une révolte populaire, mais distinguo, mon cher, distinguo ! Révolte populaire n'est pas guerre populaire ! Bengalis, vous n'êtes pas conformes, vous pouvez aller vous faire massacrer, vous ne me concernez plus.

Eh bien, c'est là précisément où le Bengale me concerne : parce que je ressens que ceux qui condamnent cette révolte comme non-conforme sont aussi ceux qui condamnent la mienne, comme être vivant et non comme tas de principes. Ceux qui établissent une normalité de la révolution, et qui déclarent tous ceux qui ne s'y identifient pas, les fous, les asociaux de la révolution.

Non, je ne veux pas de principes généraux d'analyse quand ils permettent de justifier n'importe quel fait particulier. L'analyse révolutionnaire est universelle en ce qu'elle part du particulier, et non quand elle le refuse comme anormal.

Nous sommes tous des Bengalis et nous vaincrons.

Un mouvement trop bien contrôlé :



Georges Marchais : « Nous sommes le Parti non pas du poing levé mais de la main tendue ».

MAI 71 : « POUR UNE MANIPULATION AVANCÉE ».

« LE P.C. POUR SON RENOUVEAU ». — Le P.C. face à l'opinion, face aux problèmes que se posent ses militants et en particulier les jeunes, tente de résoudre tout ça par une énorme campagne de publicité sur le thème : Nous sommes toujours le seul parti « Révolutionnaire » sérieux. Le coup d'envoi de cette campagne coïncide avec le lancement du Nouvel Huma-Dimanche (« La Jeunesse veut-elle tout casser ? ») avec témoignages à l'appui de jeunes ex-gauchistes du mois de Mai, ayant décidés d'adhérer au P.C. par souci d'efficacité. Et puis on se laisse pas dépasser par l'actualité, le N° 2 de l'Huma-Dimanche sur l'avortement, c'est du sous-M.L.F. à la sauce « Muldworf ».

Toutes les questions que les militants pourraient se poser sur les gauchistes, sur la mobilisation de la manif autonome du 1er Mai, tout ça on le résout comme on peut, en allant peindre sur les tombes de Cachin et Thorez — par exemple — ceci permettant d'appeler 2 jours après (juste le temps pour Marchais d'essuyer la peinture sur sa veste) a une manif de protestation au mur des fédérés — où on montre le calme, le sang-froid et la volonté d'ordre des forces ouvrières et démocratiques. Et vas-y pépé, haro sur le baudet gauchiste, sur le M.L.F. et les pédés. Comme ça Rocard et Krivine peuvent déclarer que le 1er Mai ils étaient en tête de manifestation et qu'en somme « les casseurs » étaient derrière ».

Bon ça c'est réglé Papa, côté ouviers on tente le gros coup, on est pas en 68, et la France ne s'enrhume pas forcément quand Renault éternue. Et enfin depuis trois ans avec la tendance cachenez du P.C. on risque pas grand-chose à faire mettre en grève les O..S au Mans, en débrayage technique à Sandouville et en occupation pendant les heures de travail à Cléon. A Billancourt, c'est pas pareil y'a plus de vrais militant de gauche qui poussent la C.G.T. au cul. On est obligé de faire semblant. En bref on super-contrôle le mouvement. On fait des déclarations fracassantes qu'on ne cédera pas à Dreyfus, etc... Mais soyons clairs, quelles sont les combines de couloir entre la C.G.T. et la direction de Renault ?

Et par dessus tout ça je te mets une touche d'internationalisme. C'est le « Mayday » de la Nation à la République, avec en moins la combativité des pacifistes américains à Washington (7 000 arrestations). Le P.C. lui, a ramené ses troupes en autocar !.....

Bon tout ça bloqué en 10 jours (le temps normal d'une bonne campagne de publicité). Tout ça bien ficelé à la sauce P.C. sérieux, mobilisateur, contrôleur, et... récupérateur ! Les Révisos ne nous aurons pas cette fois-là ! La combativité des travailleurs en lutte ne sera pas trompée par les tendances liquidatrices. Les manœuvres des bureaucrates sont claires pour nous : les jeux sont faits !...

(Patrice.)

TOUT

CE QUE NOUS VOULONS...

QUINZOMADAIRE 17 MAI 71 1F

13

1F

ON VEUT PLUS MOURIR ABRUTIS

IVRY

Surveillons la Police !

A Ivry, le 22 avril, un camionneur surprend Behar-Behala, tentant de lui subtiliser un casier de bouteilles sur son camion, se sentant menacé par ce Français au teint un peu basané, il fait appel à deux flics qui patrouillent dans le secteur, c'est donc trois hommes dans la force de l'âge (autour de 30 ans) qui font face à Behala, qui brandirait, alors aux dires des flics, un couteau de poche. A Ivry, on ne fait ni une ni deux, on vise quatre balles sur le forcené. Mais laissons parler le commissaire principal d'Ivry : « Vous comprenez il était vraiment excité, malgré les balles, il courrait encore, le deuxième agent se saisit alors d'une pelle de cheminot qui se trouvait dans la cour de l'usine, et en asséna deux coups, pour lui faire lâcher le couteau, je dirais même que dans un sens c'est la meilleure intervention, car on fait moins de mal avec une pelle qu'avec un revolver ».

On en est encore à s'interroger si le commissaire principal voulait plaisanter, car Behala est à l'infirmerie de la prison de la Santé, avec 4 balles et deux coups de pelle dont un en travers de la figure nous a dit son avocat. De plus il est inculpé de « violences à agent » !

Le 12 mai à 18 heures, le Secours Rouge des travailleurs immigrés et la CFDT locale appelait à venir soutenir la délégation qui est allée demander des explications au commissariat d'Ivry. Le genre d'explications on vous en a donné un aperçu plus haut. Le reste tendait à décharger les flics locaux de toute tendance au racisme ce que dément formellement la journaliste du Nouvel Obs, qui est allé s'entretenir au commissariat d'Ivry avec des flics qui ont tenu des propos racistes et fascistes. Les R.G. ne s'y sont pas trompés puisque le lendemain, ils sont aller inquiéter la journaliste en faisant une perquisition chez elle.

Les flics sont inquiets, devant les mouvements de solidarité qui se développent face à leurs exactions et leurs crimes ! Jean-Paul Sartre a annoncé la création d'un Tribunal Populaire d'enquête sur les crimes de la police. Il n'est pas besoin de rappeler « l'affaire Thévenin » ce garçon pendu dans sa cellule par les flics de Chambéry

Ecoutons la maman de Thévenin : « Si nous ne sommes pas entendus en appel, nous irons mon mari et moi, pieds nus comme les pèlerins d'autrefois de village en village dire qu'en France la justice n'existe pas ». Et André Augier cet ouvrier de Michelin tabassé à mort au commissariat de Clermont.

Tout ça, sans parler de Richard Deshayes, ça fait quelques sales affaires que les flics se mettent sur les bras, ces derniers temps. C'est le moment d'agir.

TRAVAILLEURS FRANÇAIS ET IMMIGRES TOUS UNIS CONTRE LA POLICE !

NOUS JUGERONS LES ASSASSINS !

les temps changent : 000 Film pas assez érotique cinéma saccagé

TOULOUSE, mardi.

Trouvant que le film n'était pas aussi érotique que le promettait son titre, « La vie sexuelle de Frankenstein », les spectateurs frustrés commencèrent à siffler et à scander : « Remboursez ! Remboursez ! ».

Le chahut devint tel qu'il fallut appeler la police. Les 300 spectateurs, déchaînés, saccagèrent alors le hall et brisèrent les vitrines du cinéma avant de prendre la fuite.

EGLISES A VENDRE

Construits jadis par les compagnies privées des Houillères, ces bâtiments religieux avaient été mis à la disposition de l'Eglise, moyennant une bienveillante sollicitude à l'égard du patronat.

du côté de la presse pourrie :

Je ne serai qu'un nettoyeur de lavabos publics

La redaction fut jugée « insolente » et Martin fut condamné à recevoir six coups de règle sur les doigts. Il préféra s'enfuir de l'école.

— Je n'ai écrit que la vérité, dit-il. Ma mère est employée dans un lavabo. Pourquoi est-ce que je peux espérer connaître un meilleur sort qu'elle ?

13 ans... il ne croit plus au père noël...

De la part du F HAR : De Gaulle téléphone

Et il ajoute, d'une voix sourde, cette phrase qui bouleverse le Premier ministre : « Je vous embrasse »...

chez les Flics : recel de faux fafs appartenant a un vrai faf ! →

Aix : un professeur inculpé de recel de papiers appartenant à des policiers

AIX-EN-PROVENCE, lundi.

Maître assistant à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence, Claire-Blanche Benveniste vient d'être inculpée pour recel de papiers volés. Ces papiers appartenaient à trois policiers retenus quelques heures par des étudiants, le 4 février dernier, à la Cité universitaire d'Aix

Pour un vélo....

Poursuivi par les gendarmes un garçon de 16 ans plonge et se noie dans une rivière

Camarades,

Mercredi 17 mars : violents affrontements au lycée Vaucanson de Grenoble.

Jeudi 18 mars : trois copains se font piquer par les gardes mobiles, alors qu'ils transportaient, dans une Estafette, 1 000 tracts explicatifs destinés à la population. Ils sont embarqués. Après interrogatoire, deux d'entre eux sont relâchés, le lendemain matin. Raoul est gardé car il est sous le coup d'un mandat d'amener pour une affaire de droit commun au Havre. Placé en garde à vue, il est présenté, le lendemain dans l'après-midi, au Procureur, dans une ville en état de siège ! Deuxième soir, il se retrouve à la prison, isolé dans une cellule, en attendant son transfert au Havre (ça durera 14 jours).

La solidarité s'organise !!!

Février 71 : 500 « gauchistes » crient : « Nous sommes tous des droits communs ». « Prisonniers politiques, prisonniers de droit commun tous unis ». Mars 71 : 490 gueulards s'écrasent.

« Ni étudiant, ni ouvrier, ni militant d'un groupuscule, Raoul n'est qu'un droit commun ; il a fait des conneries à 16 ans. Maintenant il les paye ! »

Les cadres s'expriment !!!

De l'ex-G.P. en passant par l'inexistant Secours Rouge Grenoblois, sans oublier feu V.L.R., la débilité est à la fête. Vive le pinard ! 1 franc c'est trop pour Raoul ! Ils abdiquent tous. Ces crapules charognardes se débattent dans leur merde groupusculaire.

Ceux que nous n'avons pas trouvés à Grenoble, nous les avons rencontré au Havre. Sans nous connaître, sans connaître Raoul, ils se proposent immédiatement pour organiser la défense active d'un copain droit commun ! (recherche d'un avocat, prise de contact, etc).

Si Raoul est de nouveau avec nous, aujourd'hui, ce n'est pas grâce aux « révolutionnaires » Grenoblois.

Pour faire la révolution
Une seule solution
Se débarrasser
De tout ce merdier

Signé : dix qui en ont marre !!!

Directeur de publication : J.-P. SARTRE. TIRAGE : 48.000 exemplaires
DIFFUSION N.M.P.P.
IMPRIMERIE AGROFILM, 11, rue Ferdinand-Gambon, Paris-20e.

N° de Commission paritaire : 51 554

BULLETIN D'ABONNEMENT

TOUT 27, rue du Faubourg-Montmartre

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Ci-joint un versement de 25 F pour vingt-six parutions.

☐ C.C.P. à l'ordre de « Tout ».
☐ Mandat-lettre.
☐ Chèque bancaire.
☐ Soutien : 50 F ou plus.